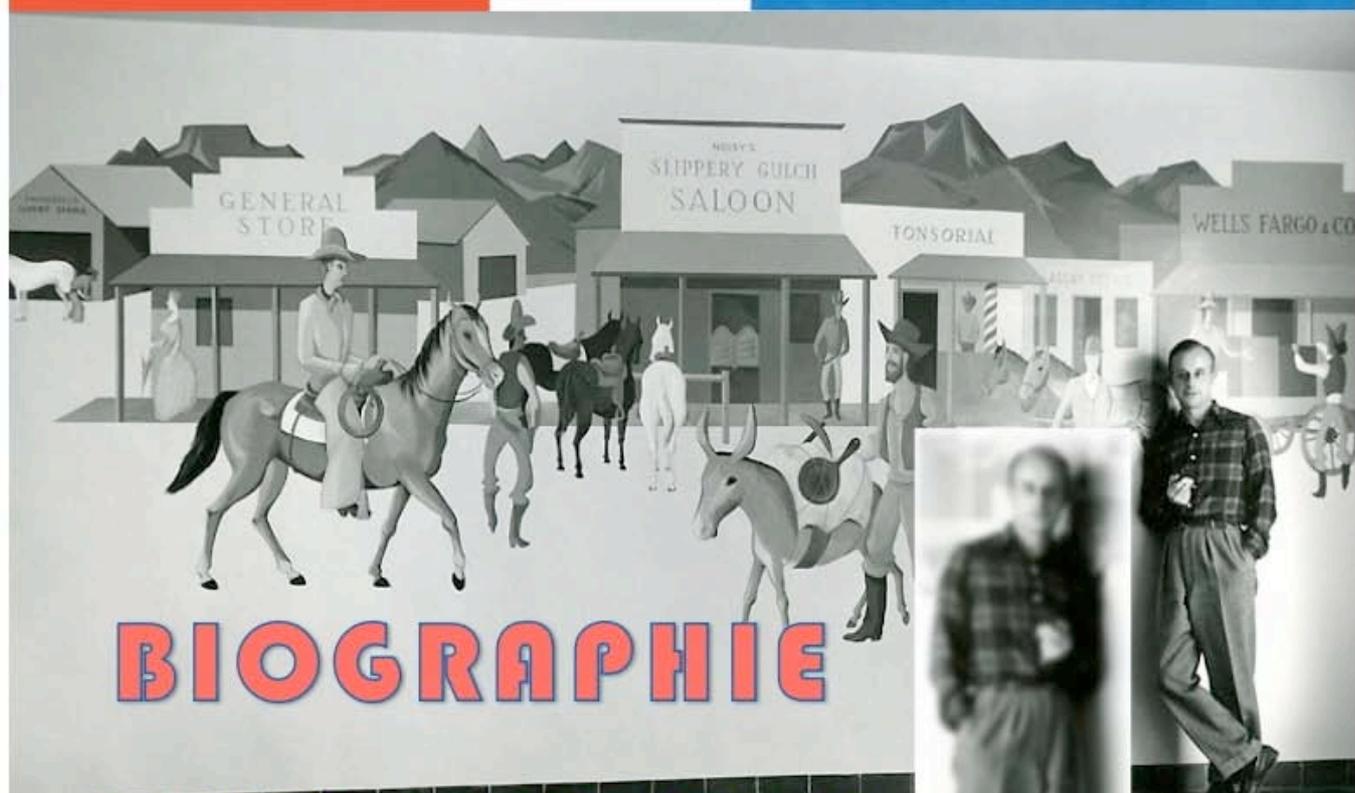


# John Skolli



BIOGRAPHIE

D'UN DOUBLE

D'UN DONBLE

БИОГРАФИЯ

BLUE STONE



# HISTOIRES

extraites de

“BIOGRAPHIE D'UN DOUBLE”

*Dans sa biographie, John Skolle raconte sa propre histoire à travers Jan, son double. Jusqu'à ce qu'il devienne citoyen américain en 1929, Skolle portait le prénom de Hanns.*

## BOHÊME, 1903-1923

---

*Dans la période de la Première Guerre Mondiale, Jan quitte la région de Kladno, en Bohême tchèque, où il a été élevé dans le cirque de son père, et il est envoyé à l'école à Leipzig, en Allemagne, avant d'être inscrit à la Kunst Akademie, les Beaux Arts. Entre temps, son père a ouvert une école d'acrobatie à Prague. Sa famille d'accueil à Leipzig a pris une jeune orpheline, Hilda, comme servante. Elle devient le premier amour de Jan. À la fin de la guerre, l'Allemagne n'est plus que famine et chaos. Malgré la situation, Jan fréquente de jeunes artistes au Café Am Ring.*



Bohemian circus of Hann's childhood

### *Du sang sur les pavés*

**M**ax Schwimmer, un peintre très peu académique réprimanda Jan : – Tu es là, à lire tranquillement *Critique de la raison pure* pendant que tes camarades sont dans la rue à risquer leur peau en luttant pour la justice sociale...

Schwimmer pointait son doigt d'un air menaçant.

— Il n'y a qu'une seule réponse, et elle est inscrite sur l'affiche là-bas : LA PAIX PASSE PAR LA REVOLUTION! Le gouvernement est censé maintenir la loi et l'ordre. Quelle rigolade! Regarde autour de toi! C'est à la *révolution* qu'il incombe d'établir l'ordre et la justice... pour nous mener à un avenir digne! Mettons en application la Raison de Kant pour travailler et lutter pour sa Paix Éternelle!

L'ardent Schwimmer ne frimait pas. Il pratiquait ce qu'il prêchait et alla volontiers en prison pour ça. Il prit un air pensif, puis demanda à Jan :

— Tu sais te servir d'une mitraillette ?

— Non, répondit Jan, quelque peu effrayé par la question.

Avec sa personnalité fascinante, cet homme malingre et famélique parvint à convaincre Jan de se joindre à la cause devant l'église Saint-Thomas à côté du monument dédié à Jean-Sébastien Bach, lequel avait joué de l'orgue dans la vénérable église.

Il n'y avait pas de bataille rangée, tout juste des escarmouches avec les patrouilles qui faisaient des percées ici et là, s'infiltrant de porte en porte le long des façades de la rue. Ils battaient en retraite en hâte lorsqu'ils étaient pris dans des tirs croisés, rassurant Jan et ses compagnons sur un point : ils n'étaient pas seuls sur le terrain.

Un jour, le chœur de l'église leur fit dresser l'oreille avec une sublime interprétation de l'hymne de Martin Luther *Ein feste Burg ist unser Gott* jusqu'à ce que leur rêverie soit brutalement interrompue par les balles de tireurs embusqués qui venaient claquer contre le mur voisin.

Les jours et les semaines passaient avec lenteur, alternant de longues périodes d'ennui et des moments de stimulation à fleur de peau. La révolution dégénéra en guerre civile et glissa vers la décadence.

Rien à se mettre sous la dent et le pain était de la sciure.

Il était facile de se procurer de la drogue, et pour un prix dérisoire, tout comme les prostituées, ainsi que des *Puppenjungen* dans les bordels pour homosexuels. Les voyeurs avaient de quoi se régaler, entre les démonstrations d'actes saphiques, la flagellation, et les dames recevant de chiens quelques prestations intimes. Pas besoin de payer pour mater une copulation conventionnelle puisqu'on pouvait y assister gratuitement presque partout dans les ruelles, les parcs publics et sous les porches.

Entre temps, les chars d'assaut et l'artillerie avaient pris position sur l'Augustusplatz en vue de pulvériser le Syndicat des Ouvriers. Le massacre fut atroce. Des prisonniers étaient collés

contre un mur sans distinction et fusillés. Comme souvent, la répression de la contre-révolution était pire que la révolution elle-même.

Jan avait tout le temps pour réfléchir, assis à côté de Jean-Sébastien Bach, face à l'église Saint-Thomas. Le spectacle des maisons criblées d'impacts le long de la rue n'arrangeait pas son moral, non plus que les remarques occasionnelles de ses voisins. L'un des tirailleurs, captivé par la lecture d'un livre de cuisine, s'adressa soudain à ses camarades :

– Vous saviez que pour vérifier si un poisson mort est frais, il doit avoir les yeux bien clairs qui ressortent de la tête?

Était-ce de l'humour noir?

Ils étaient accroupis sur les marches de pierre, pénétrés par le froid ou trempés, parfois les deux à la fois, étrangers au monde. Il fallut que quelqu'un leur gueule une mise en garde de derrière un arc-boutant pour les ramener à la réalité :

– Attention, les gars !... Là-bas, vers les arbres ! ... Feu !

Quelle sale manière de gagner un bol de soupe fadasse à la patate! Son seul réconfort était de penser à Hilda. Et soudain, il réalisa l'absurdité de combattre le militarisme avec une mitraillette.

Le lendemain il avait la diarrhée.

Le surlendemain il renonça à jouer les héros.

## *Le destin d'Hilda*

Hilda savait dans quoi Jan s'était engagé. Cependant, isolée dans ce havre de paix qu'était la maison des Krause elle avait à peine conscience des événements extérieurs. À vrai dire, elle souffrait de malnutrition comme tout le monde et se crispait au son des fusillades, en pensant à Jan là-bas, qui s'exposait aux tirs ; mais quand il rentrait, et qu'il l'embrassait, toutes ses inquiétudes s'évanouissaient...

Il y eut une embellie. Sans les 'signes' qu'Hilda craignait tant. Elle était heureuse que Jan suive ses cours avec régularité à l'académie, et il lui épargnait la description de ce qu'il avait vu en y allant le matin, résultant des combats du soir précédent : des cadavres qui n'avaient plus rien d'humain si on les comparait à ces carcasses animales bien nettes sur les étals des bouchers avant guerre... et ces corps affaîssés, sans blessure apparente, qui semblaient endormis, mais si près du sol qu'on ne pouvait douter de leur état véritable. Avant midi, sur le chemin du retour, les services

sanitaires avaient fait leur office et les rues étaient impeccables, comme si rien ne s'était passé.

Quelle chance ils avaient d'être ensemble dans leur mansarde. Que le monde s'entretue au dehors, pensaient-ils, mais qu'on nous laisse tranquilles, tandis que nous descendons le Nil le long des palmeraies dans notre *felouk* de rêve...

Hilda était une toute jeune enfant quand Herr Zimmermann l'avait inscrite sur sa liste à l'orphelinat. Il l'avait presque oubliée jusqu'à ce que les Krause viennent faire leur demande d'adoption, pour en faire un membre de la famille davantage qu'une simple bonne. C'est alors qu'il levait le nez de son bureau que Herr Zimmermann la voyant devant lui en chair et en os réalisa quel atout désirable elle serait pour un foyer, notamment le sien. En tant que responsable à l'orphelinat, c'était son devoir de suivre les enfants qui lui étaient confiés, dont la petite Hilda, laquelle deviendrait assurément, au fil des ans, la plus séduisante. Sa tâche à lui était de veiller à tout cela. Ainsi, quelques jours plus tard, mu par le sens du devoir, il décida que le temps était venu d'aller rendre aux Krause une visite de politesse.

Herr Zimmermann avait mis à gauche une petite fortune grâce au marché noir, fournissant des marchandises quasi-introuvables, telles que bois de chauffage, charbon, chaussures, sous-vêtements, oeufs, légumes, lait pour les nourrissons... Il est vrai que de prime abord la situation était maussade, à moins de savoir se débrouiller, comme Herr Zimmermann avait appris à le faire. Et grâce à sa touchante sollicitude les choses s'améliorèrent vraiment!

Jan rentra à la maison tout émoustillé. Il avait hâte de parler à Hilda. Quand ils furent enfin seuls, il lui lança :

– Est-ce que tu me trouves changé depuis ce matin?

Elle le scruta d'un oeil faussement sévère :

– Oui. Tu as encore maigri.

– Non, non. Sois sérieuse. Regarde bien.

– Quelque chose de bon s'est produit. Je le vois dans tes yeux!

– Exactement. Quelque chose de bon est arrivé, et en plus, je suis devenu quelqu'un d'important!

– Ça n'a rien de nouveau. Tu as toujours été important pour moi.

– Ah, mais la différence, c'est que désormais je suis important aux yeux de tout le monde!

Prudente, Hilda répondit :

– Comment ça?

– Eh bien, comme tu sais, je travaille depuis des nuits sur une série de gravures sur bois, des interprétations de ce qui se passe autour de nous... pour tenter d'exprimer le chaos ambiant... le bruit et la fureur...

– Dans un but plus noble que la revanche.

– Tout juste. Mais attends la suite... Cet après-midi je suis tombé sur Bernstein au Café Am Ring et je lui ai demandé si on pouvait aller à son bureau pour que je lui montre quelque chose. Il a dit d'accord et je lui ai présenté mes gravures. Trente en tout. Il les a examinées lentement, sans dire un mot, les a repassées en revue encore une fois, depuis la dernière. Puis il a décrété qu'il les publierait avec des pages de mes poèmes !

Le sourire radieux d'Hilda était une bénédiction.

Jan était dans la cuisine quand retentit la sonnette dans l'entrée. Hilda était dans la salle à manger à polir l'argenterie. Frau Krause, qui se trouvait dans l'entrée à ce moment-là, alla ouvrir. Une voix feutrée se présenta poliment comme "Herr Zimmermann, pour une affaire officielle d'importance."

– Une affaire officielle?

La voix de Frau Krause semblait perplexe.

– Dans ce cas, il vaut mieux que vous parliez à mon mari. Veuillez entrer. Je vais l'appeler.

Herr Zimmermann passa la porte.

Herr Krause vint accueillir le visiteur. Salutations d'usage. Puis les deux hommes passèrent devant la salle à manger et disparurent dans le bureau. À travers les cloisons perçaient quelques bribes de la conversation, ou plutôt des fragments de monologue où il s'agissait d'un "*profond regret*" et de "*nouvelle législation... je n'ai pas mon mot à dire... bien entendu, rien de personnel... ordres indiscutables venus d'en-haut... Bref, Fraülein Hilda, charmante jeune fille... situation sur laquelle je n'ai aucun pouvoir... désormais tenue de finir sa scolarité obligatoire... Entre nous, c'est ce nouveau gouvernement... hum, vous me lisez entre les lignes... Personnellement... ne pas l'importuner avec tout ça... Mais la commission... dans son propre intérêt, la réintégrer à l'orphelinat pour un temps... une formalité, vous comprenez, pour réexaminer son cas... peut-être une école de commerce... obtenir un statut professionnel...*"

Hilda avait bien reconnu Zimmermann lorsqu'il était passé devant la porte de la salle à manger, et elle avait bien compris qu'il préparait un coup tordu. Cet irrespirable jargon administratif ... ces formalités bidon... l'intérêt personnel et grossier de Zimmermann...tout ça fut soudain trop pour elle. Se voyant

retourner sous la coupe de sa ‘supervision’, elle perdit la tête et se laissa submerger par la panique. Elle se leva comme une folle et se précipita hors de la salle à manger, traversa l’entrée et la cuisine, passa devant Jan, et fonça vers la porte de derrière qui donnait sur le balcon et se jeta par-dessus la balustrade pour s’écraser sur le trottoir avec un bruit sourd à vous soulever le cœur.

Jan avait bien tenté de la stopper à l’instant même où elle lui était passée devant, mais la peur l’avait rendue plus rapide. Pendant les quelques secondes qu’il lui fallut pour dévaler les trois paliers, c’était le branle-bas tandis qu’Hilda gisait immobile, repliée sur elle-même près des poubelles, l’ourlet de sa robe flottant faiblement dans le vent.

Elle fut maintenue en vie à l’hôpital jusqu’au lendemain et eut un éclair de conscience, une fois, juste assez pour lâcher dans un murmure : “Je n’aurais pas dû faire ça... Je n’aurais pas dû faire ça...”

## *Pile ou Face*

Je regarde Jan. La blessure de son premier amour s’est peu à peu refermée, mais l’expérience a broyé sa personnalité et l’a fixée dans un carcan de doute et de scepticisme dont il n’a, par la suite, jamais pu se défaire.

Sur le plan politique, les efforts des dirigeants de la République de Weimar pour établir une démocratie ne furent soutenus ni par les Etats-Unis ni par leurs voisins européens. (...) Les Français envoyèrent des troupes pour occuper la Rhénanie sous prétexte que les engagements du traité allemand n’avaient pas été respectés. Il s’ensuivit une grève générale dans les industries de la Ruhr qui provoqua l’effondrement de l’économie (...).

C’est à cette période, au plus bas de la dépression, y compris pour Jan, qu’une perspective nouvelle s’ouvrit lorsque surgit dans sa vie l’Oncle Paul, un personnage qu’il ne connaissait qu’à travers les cartes postales qu’il envoyait à Karel une ou deux fois par an, et sur lesquelles figuraient de beaux timbres étrangers. Revenu à Prague de ses voyages lointains il avait décidé de faire un détour par Leipzig pour voir son neveu. C’était un homme de haute taille, à la silhouette sombre, avec une drôle de démarche en biais, habillé d’un costume de belle facture, et qui parlait peu. Tout, dans cet homme, semblait un peu bancal, non seulement dans sa façon de marcher, mais aussi dans sa manière de vous regarder - et le monde avec. Il ne faisait jamais référence à lui-même, ni ne posait de questions. Weimar ne signifiait rien pour lui hormis Goethe, Schiller, Herder, Liszt, et la guerre comme la révolution le

laisaient froid. Il s'exprimait dans un allemand hésitant mâtiné d'anglais, de français et de portugais. L'une des premières choses qu'il décida fut d'acheter à Jan des vêtements décents, des chaussures, ainsi que des articles de luxe auxquels il ajouta un sac de pommes. Au cours de son existence il en était venu à détester les femmes. Dans les boutiques, chaque fois qu'une vendeuse venait s'enquérir de ce qu'il désirait il la remerciait poliment et demandait à traiter avec le patron. Il était manifeste qu'il n'éprouvait aucun besoin de lien social, qu'il fût masculin ou féminin. Le seul lieu qui avait sa faveur était le zoo, où ses remarques indiquaient une grande connaissance des animaux sauvages. Lors de longues promenades, il mentionnait parfois ces serpents superbes et mortels, ces Indiens mangeurs de boue rencontrés dans des régions reculées de l'Amazone, ou les campements sous les grands froids des Rocheuses canadiennes... Il apparaissait alors que l'Oncle Paul était un aventurier aguerri capable de survivre dans les solitudes autant qu'un citadin à l'aise dans la vie nocturne de Londres, Monte Carlo ou Rio de Janeiro...

Un drôle d'animal, Oncle Paul – en quête de homard, de caviar, ou de champagne dans l'Allemagne de 1923, où c'était déjà une chance inouïe de déguster un navet !

La plupart des amis de Jan avaient atteint une maturité précoce et beaucoup avaient déjà perdu leurs illusions. Oncle Paul était tout le contraire de ces intellectuels en train de couler avec le navire. Dans le Brésil d'où il arrivait, point de bataille de la Somme ni de boucherie de Verdun. Dans sa chambre d'hôtel, face à une bouteille de *schnaps*, il remarqua d'un ton candide :

– J'ai l'impression qu'il n'y a pas beaucoup d'opportunités pour un garçon comme toi, dans ce pays.

*Opportunités...* un terme d'affaires un peu disparu du langage courant ces derniers temps.

– Pour un artiste, dit Jan, il reste encore la possibilité de se faire connaître tôt ou tard s'il parvient à crever de faim assez longtemps. Je n'y connais rien aux affaires. En ce moment, les affaires toutes-puissantes semblent *kaput* comme tout le reste.

Parfois, Oncle Paul prenait un visage pensif pendant si longtemps avant de répondre qu'on se demandait s'il avait entendu ce qui venait d'être dit. Était-ce un signe de circonspection ? La crainte de se laisser impliquer dans une histoire qu'il ne voulait pas entendre ? Méthodique, courtois, farouchement indépendant, il ne faisait de courbettes à personne et vivait dans le mépris total des conventions étroites. Remplissant les verres :

– Peut-être que dans d'autres régions du monde la situation est un peu meilleure. Même nettement meilleure... Les affaires, je

m'en fiche aussi... Acheter, vendre. Très ennuyeux. Ce que j'aime, c'est gagner ou perdre immédiatement.

Les oeuvres de Jan étaient exposées au musée, avec celles d'autres jeunes peintres. Une victoire à la Pyrrhus. Il pouvait à peine s'acheter de la peinture ou payer le loyer de sa piaule. Qu'allait-il devenir ? Rentrer à Prague ? Sans le cirque, rien n'y serait plus comme avant.

Toujours pensif, Oncle Paul se versa un autre verre :

– Si rien ne te retient ici, peut-être que je peux te faire sortir de cette impasse.

La proposition était formulée avec ce ton habituel qui signifiait « Tu fais comme tu veux », sans enthousiasme débordant. Jan ne savait pas trop comment le prendre.

– As-tu un plan particulier en tête ?

Oncle Paul fit tourner l'alcool dans son verre sur la table puis il le porta à ses lèvres et l'avalait d'un trait :

– Eh bien, une chose est sûre : je ne vais pas traîner ici très longtemps. Si tu as envie de tenter ta chance ailleurs ...

Comme aucune explication supplémentaire n'arrivait, Jan demanda :

– Tu penses aller où après avoir quitté Leipzig ?

Cette fois, le silence qui suivit fut si long qu'il crut le bonhomme parti dans tout autre chose, jusqu'à ce qu'il réponde en fronçant les sourcils :

– Pour l'instant je ne sais pas trop moi-même...

Sur quoi il se leva et disparut aux toilettes. Puis à son retour, il laissa tomber :

– ... Aux États-Unis ou en Amérique du Sud, peut-être.

Jan n'avait pas trop son mot à dire, mais sa préférence penchait plutôt pour les États-Unis. Et soudain, Oncle Paul fut saisi par son instinct du jeu. Il se mit à fouiller dans sa poche tout en parlant :

– Oui, les Amériques. L'Angleterre n'a pas eu le temps de se refaire depuis la guerre. J'y étais juste avant de venir ici...

Il finit par en extraire une pièce de monnaie...

– Tiens, on va lancer cette demi-couronne en l'air. Pile, on va au Brésil ; Face, on part à New York ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Avant que Jan ne réagisse pour donner son avis, Oncle Paul fit pirouetter la pièce dans l'air, la rattrapa sur la paume de sa main droite et plaqua instantanément sa main gauche par-dessus.

– Bon, voici notre avenir !

Il laissa passer un instant de suspense puis exposa la pièce à leur regard.

– Face ! Ça sera donc New York. Tu es partant ?

Faire tourner cette pièce en l'air avait fait bien plus pour le moral de l'Oncle Paul qu'une demi-douzaine de coups de *schnaps*. Il commença aussitôt à s'organiser pour le départ prochain.

— Il y a quelques formalités à accomplir. Il te faut l'accord de ton père et faire une demande de passeport immédiatement. Je m'occupe des billets pour la traversée et je vais te prêter l'argent pour le bateau.

Cette avalanche de nouveaux éléments dans sa vie inquiéta Jan : partir pour l'Amérique? Ça semblait trop facile. Son père, Karel\*, le laisserait-il partir avec Oncle Paul sur un coup de chance? Voyager en roulotte de Kladno à Presov ou Nowy Taro était une chose. Mais New York, c'était le cas de le dire, représentait un Nouveau Monde.

— On va passer par Prague avant le grand départ... *Prost!*

Ils partirent bien pour Prague, avec une courte visite à Kladno où il ne subsistait rien du cirque à part le matériel rouillé au milieu des herbes hautes dans la cour principale de la vieille ferme qui leur servait de quartiers d'hiver. Karel dit 'Amen' à tout. Il avait perdu toute volonté de s'affirmer. "Oui, Paul fera de son mieux pour toi... Oui, je sais que je n'ai pas à m'inquiéter."

La mère de Jan était toujours aussi belle, avec ses yeux comme des diamants noirs, son nez aristocratique et sa bouche légèrement dédaigneuse mais qui pouvait à l'instant s'adoucir quand elle souriait, à moins qu'elle ne fût « dans l'une de ses humeurs » où elle restait assise à regarder dans le vide. Combien de fois Jan et sa sœur Marta l'avaient taquinée, claquant des doigts sous son nez pour la faire revenir à la réalité! Elle se fâchait alors et prédisait "Vous serez bien désolés quand je ne serai plus là!" Ils étaient alors jeunes et sans cœur et, en effet, ils furent bien tristes lorsqu'elle ne fut plus là. Ce jour-là, en tout cas, elle était de toute évidence en proie à une montée de mélancolie.

Marta avait renoncé au trapèze et aux chevaux et promettait en tant qu'actrice...

Jan se remémorait les adieux déchirants à sa famille maintenant qu'il était embarqué sur un paquebot mono-classe en partance de Hambourg, à destination de New York. Oncle Paul lui enseignait les rudiments du jeu d'échecs tandis qu'un groupe de Tsiganes du clan Sinti faisaient irruption dans le salon et poussaient chaises, tables et autres mobiliers gênants afin d'avoir tout l'espace pour s'installer par terre. Une fois le camp improvisé, ils discutaient, chantaient et disaient la bonne aventure. Au contraire

\* Hermann, en réalité

de la curiosité manifeste qu'ils suscitaient autour d'eux, les Sintis ignoraient superbement l'équipage et les autres passagers. Jan était attiré et se liait facilement d'amitié avec les plus jeunes. Mais l'Oncle Paul lui conseilla de garder ses distances. Il y avait eu quelques incidents avec les *gaje* – les non-tsiganes. Mieux valait éviter de se retrouver impliqué dans quelque embrouille... Cela rendit Jan furieux. Il voulait clamer haut et fort : « D'accord, je ne suis qu'un *didikai* – un demi-tsigane –, mais c'est assez pour me faire bouillir le sang quand on sait comment ces gens ont été traités: un peuple chez qui le meurtre, le vol et la prostitution étaient inconnus ; chez qui une guerre entre les Kalderash et les Lowara – les chaudronniers et les maquignons – était inconcevable. Après toutes ces persécutions, fallait-il s'étonner si, pour vendre un vieux canasson à un *gajo*, ils avaient recours à un subterfuge qui consistait à lui glisser des vers dans les naseaux pour le faire caracoler en éternuant comme un jeune étalon ? Les Autorités tentent de forcer les Roms à se sédentariser. Partout où nous allions avec notre cirque de campagne les mêmes Autorités veillaient à ce que nous ne restions pas dans une localité plus de 48 heures ! Quand je pense que le document d'archive qui atteste des migrations du peuple le plus pacifique qui soit est le compte-rendu de leurs déportations! »

En tout cas, Oncle Paul conservait le même comportement réservé avec les Sintis qu'avec les femmes, et Jan soupçonna pour la première fois que ce parent misanthrope était peut-être l'un de ces cas rares : un membre de la tribu banni pour offense grave par le *kris* – le conseil des anciens – élu pour infliger amendes et punitions. Sans doute était-ce l'une des raisons pour lesquelles il n'enseignait pas les échecs à Jan en lui expliquant les tactiques avec patience et bienveillance, mais le battait systématiquement dès le début, en le laissant trouver par lui-même pourquoi il n'allait pas plus loin que les mouvements d'ouverture. Cela pouvait sembler gratuit et indélicat. Pourtant, cette méthode expéditive et cruelle n'avait rien de personnel. Elle s'imposait d'elle-même dès que l'Oncle Paul était face à un joueur moins bon que lui. Il tirait une satisfaction démesurée de ces victoires faciles et quelque peu inconvenantes pour un maître. En tant que joueur expérimenté, ami et partenaire de champions tels que Marshall, il ne pouvait tirer que peu de gloire à démolir des débutants. Ce travers lamentable était-il dû à un profond besoin de s'affirmer? Sur ce bateau, il liquidait tous ceux qui se présentaient, y compris quelques Polonais tenaces qui lui donnaient du fil à retordre. De fait, il n'y eut aucune opportunité de voir sa réaction en cas de défaite.

Malgré son excellence échecs, et sans doute dans d'autres domaines, il y avait quelque chose de profondément amer et triste chez cet homme replié sur lui-même.

Les Tsiganes ne sont pas réputés pour avoir le pied marin. Ils ne sont pas des explorateurs de nouveaux continents, mais des vagabonds là où les horizons sont ouverts, avec l'espoir de toujours trouver mieux un peu plus loin.

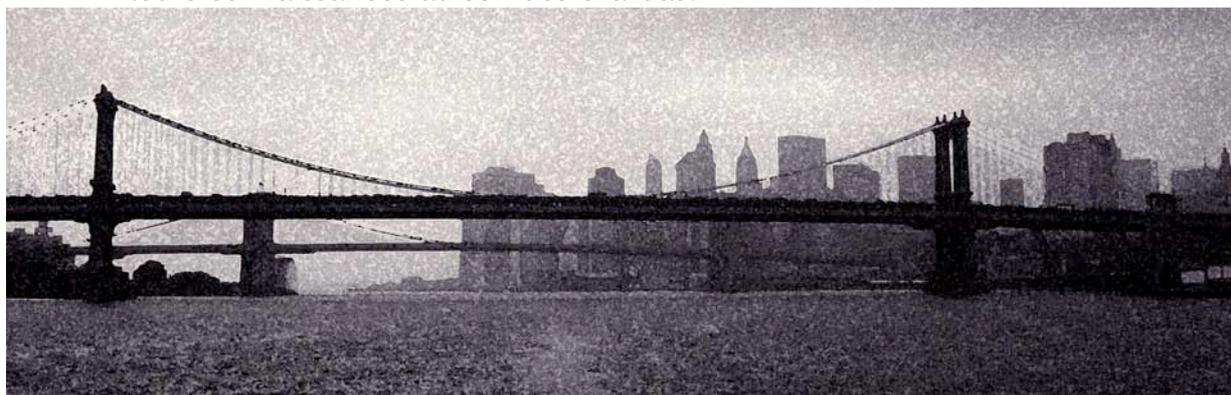
Au deuxième jour en mer, un seul regard sur la mouvance des vagues suffit à les rendre malades et se retirèrent sur leurs couchettes, d'où ils ne bougèrent plus jusqu'au débarquement à New York. Là, sur des eaux plus calmes, encore blêmes et flageolants, ils vinrent s'accouder au bastingage avec le reste des passagers afin d'apercevoir la Statue de la Liberté ; hélas, malgré leur vue perçante, ils ne purent quasiment rien voir tant le brouillard était dense, tandis que le navire approchait de son mouillage à Hoboken, avec des coups de sirène réguliers.

## L'AMÉRIQUE, ANNÉES 20

---

### *Manhattan*

**A** lors que Jan regardait par le hublot le lendemain matin, un voile de bruine gris obscurcissait les quais. A bord, des cloches tintaient, les haut-parleurs crachaient des annonces confuses... Plus tard, des vedettes vinrent accoster le paquebot pour embarquer les nouveaux immigrants vers Ellis Island où les services sanitaires et d'immigration les attendaient. Tout se passait en douceur. Une simple formalité de routine, avec ici et là une touche d'humanité. Les Tsiganes n'avaient jamais rencontré d'hommes en uniforme aussi aimables et patients. Tournant le dos à la dernière barrière et à l'agitation des procédures officielles, ils rassemblèrent leurs paquetages et leurs accordions et retournèrent aux navettes. Après la traversée de la baie ils touchaient enfin la pointe de Manhattan, sous une pluie battante, où ils étaient accueillis bruyamment par leurs connaissances au son des czardas.



*Manhattan Five, Phil Skolle*

Pour Jan et l'Oncle Paul il n'y avait pas de comité d'accueil. Ils s'engouffrèrent sous terre pour déboucher sur un quai de métro, lequel surgit de l'obscurité dans un bruit d'enfer. Les usagers jouaient des coudes pour passer les portes coulissantes et en sortir tandis que les autres poussaient pour y monter. Le wagon était rempli de passagers aux yeux cernés, affalés sur deux rangées de banquettes se faisant face, sous des affiches tape-à-l'oeil qui promettaient aux hommes un physique d'Adonis s'ils achetaient la lotion capillaire en question, et aux déesses une peau de pêche grâce à ces cosmétiques... De ces déesses aucune ne figurait parmi ces gens assis là, à mâchouiller d'un air apathique tandis que le métro repartait dans un tonnerre assourdissant pour déposer les voyageurs transatlantiques à la 27<sup>e</sup> Rue, près d'un foyer pour hommes, le Mill's Hotel.

Dans une chambre sans charme Oncle Paul tendit 120 dollars à Jan, avec un conseil :

— La première chose que tu vas faire, c'est de trouver du travail... tout ce que tu penses être capable de faire. Une fois que tu auras un emploi, loue-toi un chambre pas trop loin. Ensuite, ne change jamais d'emploi et de logement en même temps. Si une chose ne marche pas, essaies-en une autre. Tiens, regarde dans le journal d'aujourd'hui : *Offres d'emploi* — neuf colonnes! Pioche !

Les catégories les plus demandées étaient les commerciaux, les personnes super-dynamiques et les experts en tout genre. *Super-dynamiques ? Experts ?* Tout ça n'évoquait rien pour lui. Et il n'avait pas la fibre commerciale. Ça limitait les perspectives.

Dès le deuxième jour une opportunité se présenta avec Feinstein & Son : Publicité pour un fabricant de ficelle, dans Grand Street, une partie commerçante de *lower* Manhattan où les sinistres bâtiments de brique avaient des escaliers de secours en métal sur la façade.

(...)

Oncle Paul quitta New York peu de temps après, disant qu'il resterait en contact. Après quatre mois Jan obtint une augmentation de salaire de 3 dollars. Entre temps il tenta d'améliorer sa situation en démarchant avec ses œuvres plusieurs galeries d'art où il fut accueilli avec des sourires indulgents. Les expositions en cours étaient pour la plupart des imitations des artistes européens ou du réalisme mièvre à l'exception de quelques maîtres américains tels qu'Albert Ryder et George Catlin, ainsi que quelques contemporains comme Peter Blume et Charles Demuth.

Trouver les âmes sœurs était difficile. Pas de cafés le long de boulevards, de fait, il n'y avait même pas de boulevards, ni de promenades. Les gens ne marchaient pas pour le plaisir. Ils fondaient dans tous les sens sous la contrainte de délais à respecter.

Parmi les lieux que Jan découvrit : la J.B. Neumann Gallery. Là, le propriétaire le reçut fort aimablement comme un connaisseur du peintre Suisse exposé, et qu'il fallait vendre, tant les loyers étaient exorbitants dans la 57<sup>e</sup> Rue. Neumann, marchand d'art prisé, originaire de Berlin, n'était pas un aventurier et Paul Klee pratiquement inconnu à New York.

(...)

L'une des révélations les plus troublantes pour Jan fut que, dans un pays libre, sans oppression militaire, sans révolution, des



Hanns (John), New York, 1927

(...)

Jan présenta un portfolio de ses aquarelles au propriétaire d'une galerie dans le quartier nord de Manhattan, qui s'identifiait comme L'Ami des Artistes. Hélas, même *lui* ne fut pas très encourageant.

— Très intéressant, dit-il, mais ça ne se vendra pas. Il y a une chose que vous devez savoir : à New York, pour y arriver dans quoi que ce soit, vous devez créer une légende, que vous soyez bon ou pas.

Jan avait laissé son portfolio sur une table pour faire le tour des oeuvres exposées quand un homme de haute stature, habillé avec élégance, entra dans la galerie et se mit également à passer les tableaux en revue. Après l'exposition sur les murs, il s'approcha du portfolio ouvert sur la table et commença à en examiner le contenu avec nonchalance tandis que le galeriste lui tournait autour.

— Qui est l'auteur de ceci? demanda le gentleman.

L'Ami des Artistes s'empessa de l'informer que le portfolio était celui d'un jeune homme récemment arrivé d'Europe.

— Un artiste prometteur, avec une approche originale, vous ne trouvez pas? D'ailleurs, il est ici en personne.

Il les présenta l'un à l'autre.

— Vous allez exposer ici? voulut savoir l'homme, qui regardait à nouveau l'ensemble du portfolio. Les titres et les prix étaient inscrits au dos des oeuvres.

— J'essaie de prendre des contacts pour une première expo, répondit Jan. Mais jusqu'à présent, ce que je fais a été refusé, ici comme ailleurs, et jugé invendable.

— Invendable? Je ne dirais pas ça. J'aimerais acheter celui-ci, annonça-t-il. Et il sortit son chéquier. Avant de partir avec son acquisition, il ajouta:

— Dois-je comprendre que ceci est votre première vente dans ce pays?

— En effet.

— Dans ce cas, me ferez-vous le plaisir d'écrire au bas quelque chose comme "À mon premier mécène aux États-Unis". Mon nom est indiqué sur le chèque.

L'Ami des Artistes avait suivi la transaction avec un sourire bienveillant, enveloppé la peinture avec soin et raccompagné le visiteur à la porte avec une courtoisie consommée.

— Un grand monsieur, dit-il à Jan. Un vrai connaisseur... un collectionneur avisé avec un goût sûr... qui repère tout de suite un travail de qualité exceptionnelle... Frank Crowninshield, le rédacteur en chef de *Vanity Fair*... À propos, je peux encaisser le chèque à votre place, si vous préférez du liquide?

— Ah, oui, ce serait bien.

Il alla ouvrir sa caisse, compta les billets et les tendit à Jan, mais celui-ci remarqua avec une certaine gêne que quelque chose clochait.

— Excusez-moi, mais il doit y avoir une erreur. Ce n'est pas la somme totale que M. Crowninshield m'a payée.

— Eh bien, non, en effet, reconnut l'Ami des Artistes. Puisque la vente a été effectuée dans la galerie, il y a déduction d'une commission de 40 %.

— Même après avoir refusé de prendre mes peintures? objecta Jan. Alors que le chèque m'était destiné — et non à la galerie ?

Le téléphone sonna.

— Veuillez m'excuser.

L'Ami des Artistes entama une conversation interminable.

## PARIS - CÔTE D'AZUR, 1939

---

### *L'Anecdote Modigliani*

☞ Mademoiselle Armand avait un petit studio froid et humide à louer, et la semaine dernière elle est venue se lamenter au sujet d'un certain *Monsieur Modigliani* qui y avait emménagé quelques années auparavant — une vingtaine d'années pour être exacte —, bien avant que je vienne à Cagnes. C'était *un très beau garçon*, elle me dit, mais sans argent. Eh bien, Madame, elle me dit, je ne suis pas une artiste, mais j'essaie de gagner honnêtement ma vie. Donc, après trois mois, je vais voir Monsieur Modigliani pour lui demander s'il pouvait me régler au-moins une partie du loyer. Il était désolé, qu'il me dit. Il a toujours pas d'argent, mais il en attend de Paris, d'un certain Monsieur Zborowski. Quelques temps après, j'essaie encore de me faire payer le loyer. Cette fois, il traverse la pièce, en marchant sur les ordures étalées par terre et voilà qu'il retourne un grand tableau qui était rangé contre le mur. '*Mademoiselle Armand,*' il dit, '*si vous voulez, vous pouvez prendre ça comme paiement pour le loyer que je vous dois.*' C'est un tableau tout en long avec une femme orange comme un abricot, toute allongée, avec des yeux comme des fentes, et un cou *long comme ça!* Alors, je dis à Monsieur Modigliani : '*Ah, non, pas ça! J'attendrai que vous ayez reçu votre argent pour me payer le loyer.*' Et voilà que j'ai ce Monsieur américain qui débarque et qui me montre une coupure du *New York Times* avec une reproduction de ce même tableau affreux et qui a été vendu aux enchères pour 100 000 dollars! Je pouvais pas le croire, mais le Monsieur américain, il me montre la somme écrite dans le journal, alors c'était vraiment vrai ! ”

Un coup terrible pour une radin malade comme Mademoiselle Armand qui amassait des restes de ficelle dans le fond d'un

placard, triés et étiquetés avec maniaquerie selon leur longueur respective, jusqu'à conserver une pelote de bouts ridicules marqués comme « *Plus bons à rien* ».



360° fresco in Cagnes. Picture taken by Freud's son.



## *Herr Bauer*

**J**an fit sa connaissance à Nice, dans une soirée, en cette période incertaine et mouvementée d'avant-guerre, lorsque la majorité des résidents étrangers de la Côte d'Azur n'avaient d'autre but que d'avoir la belle vie, laquelle n'allait pas tarder à tourner au vinaigre de toute façon.

Quelques uns des réfugiés juifs et allemands qui en avaient les moyens s'étaient retrouvés dans le sud de la France. Ils rapportaient d'horribles histoires de brutalité et de persécution, mais Bauer, bien qu'affichant aussi son statut de réfugié, ne se laissait jamais aller à de quelconques révélations sensationnelles. Ce quant-à-soi allait de pair avec son caractère judicieux et modéré. Il était de ces personnes rares dont émane une confiance en des jours meilleurs, et dont l'attitude dénote une vaste connaissance des choses et de multiples centres d'intérêts.

Un visage intelligent est toujours hautement agréable, surtout lorsqu'il est éclairé par le sens de l'humour. Bauer avait ce genre de visage, à la fois enthousiaste et avenant, sans le moindre signe de préjugés ni de méchanceté. Son apparence extérieure, mise en valeur par des costumes de coupe parfaite, des cravates chic et des chaussures de qualité, indiquait le gentleman européen.

Tout le monde connaissait et appréciait Bauer, et ce dernier aimait bien les gens. Il n'était donc pas surprenant de le retrouver dans toutes les réceptions ici et là sur la côte. Il avait du savoir-vivre et parlait un français impeccable. Quand il était mis à contribution pour animer la fête, il avait toujours une anecdote amusante en réserve. L'un de ses traits de caractère les plus attachants était son immense générosité. Toujours dispose à aider, à donner des conseils encourageants à qui en avait besoin. Jamais il ne se présentait à une invitation les mains vides ; jamais sans un bouquet ou une bouteille de grand millésime. Certains abusaient de sa gentillesse, lui empruntaient de l'argent, et le trouvaient même un peu trop gentil en l'occurrence. Toutefois, il ne semblait pas en avoir conscience. Tout juste s'il ne pouffait pas de rire quand on le mettait en garde contre les profiteurs. Le seul défaut qu'on pouvait lui trouver se faisait jour, de temps en temps, quand au milieu de la bonne humeur ambiante il se retirait dans un coin sombre et restait là, tout seul à l'écart, plongé dans une sorte de mélancolie indéfinissable pour le restant de la soirée.

Jan rencontra donc Bauer pour la première fois lors d'une réception à Cimiez, quartier résidentiel sur les hauteurs de Nice, dans une villa rose avec une vue sublime sur la Baie des Anges. Les hôtes, M. et Mme Weinstein de Berlin, recevaient leurs invités près du bar devant la piscine, sous des rangées de lanternes chinoises et la lumière de la pleine lune. Rien que du beau monde, tous amis des arts. Jan connaissait la plupart d'entre eux : Rankin, biologiste américain en année sabbatique ; Van der Holst, sculpteur hollandais qui façonnait des monstres à partir de fil de fer, de tissu, de ficelle et de bois flotté ; Ostrakhov, Ukrainien propriétaire d'élevages dépossédé de ses biens ; Rollo Deering, un Anglais qui assurait savoir où trouver un immense trésor au Brésil et qui ajoutait "Il faut juste de l'argent pour aller le chercher". Il y avait Annette, un modèle ; Sigrun, une poétesse ; Gupta, un Indien de Calcutta qui complétait la chute de l'Empire britannique. Etaient également présents nombre de personnes aussi respectables que ternes, ainsi que Gibson — prononcé *Jeepsong* par les Français — un alcoolique professionnel ancré sur la Côte d'Azur.

Jan parlait avec Annette quand Bauer vint s'accouder au bar. Elle demanda à asked Jan qui il était, mais il ne sut pas la renseigner. Maria Weinstein les présenta. Bauer se mit immédiatement en mode séduction et avant même que Jan revienne de sa surprise, il avait déjà enlacé Annette pour un tango coulant comme on n'en avait jamais vu jusqu'à Monte Carlo. Les regarder était un tel délice que Jan ne s'offusqua pas d'avoir été interrompu. Quand les deux furent de retour, Bauer invita Jan et

Annette à se joindre à lui pour un verre. Sa chérie du moment apparut, un peu éméchée, et enroula son bras autour de celui de Bauer. Ils s'installèrent tous confortablement entre les cannas et les roses.

— Quel jardin fabuleux! commenta Annette. Imaginez tout le travail qui a été effectué ici!

— Oui, dit Bauer, ça me rappelle ce type qui creusait et désherbait le jardin d'un presbytère laissé à l'abandon, à qui le curé qui passait avait dit "C'est merveilleux ce que la main de l'homme peut faire d'un arpent de terre avec l'aide de la Divine Providence!" — ce à quoi le jardinier avait rétorqué : "Monsieur le Curé, vous auriez dû voir cet endroit quand la Divine Providence était seule à s'en occuper!"

— Qu'il est bête! pouffa la compagne de Bauer, laquelle se trompait, car son amant était tout sauf bête. D'ailleurs, le fait qu'il ne parlait jamais de lui en était le signe évident.

Et puisqu'il n'était pas de mise de risquer des questions d'ordre privé, personne ne savait quoi que ce soit sur l'histoire personnelle de Bauer, ni ne savait non plus ce qu'il faisait dans le sud de la France. Cela finit d'ailleurs par susciter quelques conjectures suivies de ragots... Ce que certains prenaient comme des cachotteries, d'autres l'interprétaient comme de la discrétion de bon aloi. La curiosité, davantage que la malveillance, alimenta les commérages. L'agréable Bauer pouvait difficilement être suspecté de mener une double vie. S'il y avait chez lui quelque chose de louche, c'est donc qu'entre tous les aventuriers vivant d'expédients, il avait mis au point le jeu le plus élaboré. Il s'adonnait sans hésiter au plaisir de blagues politiquement incorrectes et de discussions sur des sujets tabou dans l'Allemagne d'Hitler : Schönberg, le surréalisme, Hermann Hesse, la Palestine... Il restait toutefois à l'écart de la politique. Il ne se laissait jamais embarquer dans ces diatribes un peu chaudes sur des questions insolubles qui vous laissent vide, amer et frustré. Il était là pour profiter de la vie et, à en juger par le nombre de filles ravissantes qui gravitaient autour de lui, il y parvenait sans peine.

Lorsque la femme de Gupta, Ashvani, fit son apparition au bord de la piscine pour danser, Bauer savait déjà tout de l'antique légende de Hanuman, le dieu Singe, qui avait ordonné à ses hordes de constituer un pont entre l'Inde et Ceylan pour permettre au Prince Rama de courir au secours de sa bien-aimée Sita, retenue dans les griffes du démon Ravana.

Par sa danse, Ashvani illustre l'épisode avec une maestria subtile. Le contraste des mouvements gracieux de son corps lesté

et sensuel avec le masque de singe qui cachait son visage était saisissant.

On buvait beaucoup, les conversations étaient animées et la nourriture flattait le palais. La soirée des Weinstein était un *succès fou\**.

Bauer et Jan se lièrent d'amitié. Le réfugié allemand connaissait bien des choses dans le domaine des arts et de l'histoire culturelle, et en parlait sans avoir l'air prétentieux. Mais il ne se montrait pas pour autant timoré quand il fallait se lâcher, notamment aux heures tardives du petit matin. En effet, son penchant naturel le menait à faire la fête à fond jusqu'à tomber raide.

Les femmes adoraient Bauer. Il écoutait leurs bavardages stupides et prenait au sérieux leurs petits drames quotidiens tout en ne perdant pas de vue leurs atouts de séduction — les yeux maquillés, les lèvres qui font une moue légère, les petits mensonges et les gestes affectés — qui rendent certaines femmes fascinantes en permanence.

Bauer et Jan se voyaient au casino, à des soirées, des concerts, des expositions. Le nouvel ami avait toujours quelque commentaire bien pensé en réserve, un enthousiasme à partager pour un bouquin, et jamais en panne pour une rigolade. Rien n'était plus stimulant qu'une après-midi en sa compagnie. Il avait la capacité de conforter quelqu'un dans son intérêt pour le non-matériel, pour des valeurs comme l'esprit et l'imagination, la connaissance pour la connaissance, l'ironie et l'échange intellectuel. Quant à son argent — quel qu'en fût l'origine — il ne s'en servait pas pour impressionner les gens et ne constituait pas un instrument de pouvoir. Il le dépensait aussi aisément en largesses et en caprices qu'en dons ou pour son propre agrément. Face à cette gentillesse et à son esprit brillant personne ne pouvait imaginer une quelconque part d'ombre chez ce Bauer. Et pourtant il y avait bien ces moments de dépression. A quoi cela tenait-il? Jan en vint à conclure que cela ne le regardait pas, qu'il y avait en toute probabilité une histoire de femme derrière tout ça, un amour passé... Cependant, ces relations du moment avec les femmes ne trahissaient aucun signe de désespoir et ne suggéraient en rien qu'il essayait d'oublier l'une d'elles. Sans doute ses soudains basculements d'humeur n'étaient rien de plus que des ruminations sur la brièveté de la vie, la fragilité de l'existence humaine. Peut-être n'étaient-ce que des gueules de bois.

Un matin où Jan était sur le Boulevard Victor–Hugo il aperçut Bauer à quelque distance devant lui. Il voulut le rattraper, puis il

remarqua la femme qui l'accompagnait. Rien d'inhabituel en cela, car on croisait souvent Bauer avec des femmes, mais là, Jan fut frappé par un détail : celle-ci n'était pas du tout son genre. Et puis il avait une attitude déférente à son égard, et ce, malgré ses chevilles épaisses. Oui, il marchait à son côté avec un air penaud. Bon, Jan avait déjà vu Bauer aider une vieille dame débraillée traverser la rue avec la plus exquise galanterie. Mais celle-là ne semblait ni avoir besoin d'une main secourable, ni même attirante. Il se demanda bien d'où elle sortait.

Cinq minutes plus tard ils se retrouvèrent à la banque. Quand Jan se mit dans la file d'attente, Bauer le vit et le salua amicalement, tandis qu'il avançait vers le guichet voisin. La file de Jan avait avancé plus vite que celle de Bauer, et le temps que celui-ci retire son argent et le ramasse prestement, Jan parvint à en jauger la quantité : une somme énorme. Bauer le salua d'un geste de la main, avec une gêne évidente. Et il s'en alla sans lui avoir présenté sa compagne.

Le lendemain il se présenta chez Jan avec une bouteille de Veuve Cliquot.

— On fête quoi ? voulut savoir Jan. Ton anniversaire? Ou la paix dans le monde?

— Rien de ce genre. Je crois que je te dois des excuses. Je suis conscient d'avoir été au-dessous de tout quand on s'est croisés à la banque hier. J'étais absorbé par mes affaires courantes. J'espère que tu ne m'en veux pas.

Jan essaya de déguster ce qu'il avait de plus ressemblant à des coupes à champagne. Bauer fit péter le bouchon et ils trinquèrent sur sa formule favorite : "Over the hot sands."

Bauer nourrissait la conversation avec profusion, toujours aussi amusant, pendant qu'ils descendaient la bouteille. Avant de partir il fit promettre à Jan de venir à une soirée cette semaine-là. Jan rangea les verres tout en se demandant pourquoi Bauer n'avait pas parlé de la femme qui l'avait accompagné à la banque.

Après tout, cela n'était pas si grave. Bauer était son ami. Il n'y avait aucune raison de le soupçonner d'une quelconque implication dans des activités mystérieuses ou illégales.

Ce fut Gupta qui lui mit la puce à l'oreille, lors d'une rencontre fortuite sur la Promenade des Anglais. Ils louèrent des transats et s'assirent au soleil, face à la baie. C'est alors que l'Indien lâcha, avec ce ton un peu pleurnichard et dénué d'humour:

— Tu vois beaucoup Bauer en ce moment...

Et il ajouta, avec un long regard en coin :

— ...je conseille la prudence.

— La prudence? Qu'est-ce que tu veux dire? Pourquoi devrais-je être prudent ?

— Tu n'es sans doute pas au courant, répondit Gupta. Quand on vit dans l'incertitude perpétuelle, comme nous tous, on devient plus attentif aux dangers qui nous entourent.

Ça ne répondait toujours pas à la question. Jan insista :

— Mais tu me parles de quoi, là?

Gupta haussa les épaules et ouvrit les mains, paumes vers le ciel :

— Ce Bauer, en apparence il est tout sourire, mais hier je l'ai vu avec un autre type au Café Carnot, assis dans le fond. Et, il ne souriait plus.

— Et alors, en quoi c'est anormal?

Gupta prit un air affligé, comme s'il s'adressait à un idiot :

— Ce qui est anormal, c'est *l'autre homme*. Son supérieur, je suppose. Un Allemand. Très énervé. Et Bauer, il était tout pale.

Jan n'en croyait pas un mot.

— Gupta, pour l'amour de Shiva, tu n'es pas en train de me dire que Bauer est une sorte d'espion?

— Moi, je ne dis rien du tout...

Jan était furieux.

— Tu ne dis rien du tout? Tu viens juste d'insinuer lourdement des trucs qui ternissent Bauer!

Il prit congé et alla téléphoner à Annette pour l'inviter à pendre un pot vers cinq heures.

Elle était ravissante, dans une robe d'un chic faussement négligé. Après les dix minutes de drague de routine Jan lui demanda de but en blanc :

— Tu penses quoi de Bauer?

Elle fit battre ses longs cils brièvement.

— Bauer...?, sembla-t-elle hésiter, comme si elle ne se rappelait plus le nom. Puis :

—... Ah oui, je l'aime bien. Pas toi? Je le trouve marrant.

Jan n'était pas complètement satisfait de cette réponse un peu fade. Il lui caressa le poignet et réessaya.

— Tu n'as jamais eu un sentiment bizarre à son sujet ?

Certaines personnes ont une réelle disposition pour exprimer l'innocence. Annette était de celles-là. Elle regarda Jan avec de grands yeux ronds.

— Un sentiment bizarre? Comment ça...?

Il lui rapporta alors sa conversation avec Gupta. Elle écouta avec un intérêt croissant. Quand Jan eût terminé, elle s'ouvrit davantage:

— Je ne devrais sans doute pas t'en parler, mais une fois, l'été dernier, j'ai dû aller à la Préfecture de Police. J'avais perdu mon certificat de naissance et j'ai eu droit au grand tour habituel, baladée d'un bureau à l'autre, de service en service. Il faisait chaud et j'étais fatiguée. Bref, j'étais dans un couloir et là, j'ai vu Bauer qui sortait d'un bureau privé. Je suis sûre qu'il m'a vue, mais j'ai eu l'impression qu'il cherchait à rester discret, à ne pas se faire reconnaître, quoi ! Il avait l'air inquiet parce qu'il était avec un type très sérieux, comme un haut responsable. Je n'ai aucune idée pourquoi Bauer avait affaire à un haut fonctionnaire. Tout ce que je peux dire c'est qu'il n'avait pas l'air très heureux.

Pour la première fois l'ombre d'un doute traversa l'esprit de Jan. Bauer jouait-il en fin de compte une sorte de double jeu ?

La fois suivante que Jan le vit, ce fut lors d'une invitation au studio de Van der Holst, le sculpteur. Quelques uns des ses "monstres" étaient suspendus au plafond. Les murs étaient couverts de peintures extravagantes et les étagères croulaient de livres en cinq langues différentes. A un bout de la pièce était dressé un buffet de plats exotiques et un énorme saladier de riz. Plusieurs des invités, hommes et femmes, improvisaient des danses sur une musique africaine diffusée par un phonographe installé dans l'évier. Dans les coins sombres du studio des gens à moitié déshabillés étaient vautrés sur des coussins colorés, entourés de bouteilles et de fumée d'encens. Rankin essayait d'amadouer Sigrun avec un langage biocorporel à peine déguisé tandis que deux nouveaux arrivants échangeaient des commentaires sur leur fuite d'Allemagne. Les danseurs se balançaient au rythme de la savane et Jeepsong errait de groupe en groupe dans un état de béatitude avancé.

— Ah, mon cher!, lança Bauer à Jan depuis le coin où il se trouvait. Bienvenue à cette bacchanale! Je te recommande le *rijstafel* que Van der Holst nous a préparé. Sers-toi et viens t'installer.

Difficile de croire que ce mec insouciant ait pu frayer avec des gens d'extrême-droite ; qu'il pouvait y avoir quoi que ce soit de douteux chez un si bon-vivant, sociable et amateur de bonnes choses.

La fête dura jusqu'à quatre heures du matin. Et au fur et à mesure que les inhibitions tombaient, les opinions et les remarques personnelles émergeaient. C'est pendant qu'Ostrakhov dansait une kasatzka avec Bauer qu'Abie Reichmann, le peintre, s'approcha de Jan pour lui murmurer à l'oreille :

— Tu devrais garder tes distances avec ton ami. C'est un type dangereux.

Bauer, un type dangereux? Il se tourna vers Reichmann.

— Quel genre de type dangereux ?

Mais le peintre avait déjà tourné les talons.

À la suite de la soirée chez Van der Holst la rumeur se répandit que Bauer était un agent secret nazi. Jan en fut malade, en particulier parce que la suspicion — injustifiée à ses yeux — avait gagné du terrain avec une telle vitesse! Malade aussi parce qu'un bonhomme aussi correct que Bauer était devenu la victime d'une campagne de dénigrement écoeurante.

Était-il seulement conscient de ce qui se passait ? Jan n'aurait pas su le dire. Il était toujours aussi amical, mais lorsqu'ils se croisaient, l'Allemand n'avait pas l'air bien dans sa peau et il avait perdu un peu de sa gaité naturelle. Jan se tâtait : fallait-il lui demander à brûle-pourpoint s'il savait ce qu'on racontait sur lui? Il décida finalement de laisser filer... Peu à peu tout le monde laissa tomber Bauer qui se retrouva mis au ban de la communauté des anciens amis. Mais plus rien n'avait d'importance alors, car la vie mondaine de la Côte d'Azur était sur le déclin. Un voile de peur tomba sur la salle de jeux de l'Europe. Nombre de résidents étrangers partirent précipitamment pour leurs patries respectives. Les armées d'Hitler entrèrent en Pologne. La Hollande et la Belgique furent vite écrasées. Le nord de la France fut occupé, et la Ligne Maginot largement dépassée. Comme une peste humaine, des années de terreur et de violence assombrirent le monde.

A l'issue de la guerre, il fallut quelques temps avant que Jan ait l'opportunité de retourner dans le sud de la France. Le bleu turquoise de la Méditerranée n'avait pas changé, mais des saloperies de mines étaient restées planquées parmi les orangers, le coût de la vie avait augmenté et les gens étaient moins amicaux. Il était un peu réticent à retourner sur les lieux qu'il avait fréquentés, hésitant même à demander des nouvelles de ses anciens amis. Ils avaient bien changé, tout comme lui-même, pendant ces années d'intermède.

Il était assis à la terrasse du Négresco, perdu dans des pensées indécises, quand quelqu'un s'approcha de lui par derrière et plaça une petite main sur sa joue. Du coin de l'œil il reconnut une silhouette familière.

— Annette! Ça me fait tellement plaisir de te voir!

Elle s'assit à côté de lui. Elle n'avait pas changé. Peut-être même encore plus jolie, avec la maturité. Pendant quelques

minutes ils se regardèrent sans rien dire, heureux de ces retrouvailles imprévisibles après des années de guerre. Avec l'aide de quelques verres ils se remémorèrent les jours heureux et les nuits dingues qu'ils avaient partagés ; les pique-niques dans les collines de Roquebillière, les excursions à Villefranche et à Cannes, les carnivals de Nice, les soirées sans fin. Annette lui annonça :

— Tu savais que le système de Rankin a marché? L'approche biocorporelle, comme tu disais. Il s'est marié avec Sigrun. Et Ostrakhov — tu te rappelles? Il est parti en Australie faire de l'élevage de moutons. Les Weinstein se sont installés en Angleterre, et Rollo a trouvé de l'argent pour organiser sa chasse au trésor au Brésil. Bien entendu, on n'a plus eu de nouvelles depuis, mais je suis sûre qu'il va réapparaître un de ces jours.

— Et Bauer, qu'est-il devenu ?

Cette fois elle n'eut aucune hésitation. Elle s'en souvenait parfaitement, avec remords, comme Jan.

— Ça s'est terminé assez tristement. Bauer a été l'un des premiers à être repérés par la Gestapo sous l'Occupation. Il a été fusillé sans procès. Tu vois, Gupta avait raison. Bauer était bien un agent secret au service de l'Allemagne, dont la mission était de fournir des renseignements sur les réfugiés. Le problème, c'est qu'il s'était mis à bien apprécier tout ce beau monde, et la belle vie sur la Côte d'Azur avait miné peu à peu ses convictions nazis. Au lieu de fournir à sa hiérarchie des informations nuisibles sur tous les gens qu'il fréquentait, il s'était pris d'affection pour eux. Et ça, la Gestapo ne pouvait pas l'admettre. Il avait failli à sa mission, et il a dû le payer de sa vie.

## *Crime de rue*

**L**e Gai Paris (déjà déserté par les touristes américains) était devenu la Cité de la Peur. La nourriture se faisait rare. Les nerfs étaient à vif. On se méfiait de tout le monde, et jusqu'au voisin de palier. Quant à l'homme de la rue, il pouvait tout à fait être un membre de la Cinquième Colonne — sans qu'on sache d'ailleurs en quoi consistaient les quatre autres.

Les nuits étaient devenues particulièrement éprouvantes avec les *black-outs* et les moyens de communication restreints. Le crime était en hausse et un soir qu'il rentrait par des rues mal éclairées Jan se sentit vaguement mal à l'aise en traversant l'avenue du Maine, d'habitude animée par la circulation et maintenant si calme. Il avait à peine parcouru cent mètres dans une rue de Vaugirard déserte quand il sursauta au mouvement derrière lui.

L'instinct lui fit faire un écart de côté, juste à temps pour se voir frôler par une jeune femme qui courait, chevelure en bataille, avec un bas entortillé autour de la cheville... Et la poursuivant de près, un homme mince, avec une face de rat, bien décidé à la rattraper.

Ce qu'il fit, sous un réverbère, tandis que Jan s'immobilisait sous un porche en retrait du cercle de lumière blafarde.

L'homme à la face de rat portait une casquette à carreaux et des chaussures pointues bon marché. Il bondit sur la femme et se mit à la frapper des deux poings jusqu'à ce qu'elle titube sous ses coups et mollisse comme une poupée de chiffon. Il la cogna au ventre et déchira sa robe. Elle lui cracha dessus et lui griffa le visage en hurlant "T'as pas encore fini, ordure?... Merde, alors!..."

Le tapage alerta tout le voisinage. Un à un les volets les plus proches s'ouvrirent et des silhouettes ensommeillées en chemise de nuit apparurent aux fenêtres.

Sur ces entrefaits, un cycliste était arrivé. Voyant une femme en détresse il sauta de son vélo, marcha sur le maquereau et le tira avec vigueur pour l'arracher à sa victime, en lâchant "Eh ! Qu'est-ce que tu fais ?!"

L'agresseur ignore l'intrus, qui, de toute façon, ne se montra pas trop chaud pour s'engager dans une bagarre et qui, donc, haussa les épaules et repartit sur son vélo tandis que l'homme à face de rat reprenait son attaque. Il attrapa la fille par les cheveux, la tira à travers la chaussée et lui tapa la tête contre le rideau en tôle ondulée d'une devanture. Assommée, elle glissa sur le trottoir, molle et couverte de sang.

L'homme lui-même montrait quelques signes de fatigue alors qu'il se reculait pour contempler son oeuvre.

Peu à peu, la jeune femme reprit connaissance. Elle se remit sur ses pieds dans un effort désespéré et tituba en direction de son tortionnaire. Il la regardait, avec un petit sourire satisfait. Qu'essayait-elle de faire ? Implorer son pardon ? Sinon, un ultime coup l'achèverait. Au lieu de cela, en un éclair, elle plongea la main dans son sac à main et la ressortit avec une paire de ciseaux qu'elle lui enfonça dans le cou.

Il resta debout, figé quelques secondes puis, raide comme une planche, il s'affala en arrière sur le trottoir.

Pas un mot n'avait passé ses lèvres.

Elle enfouit les ciseaux dans son sac, remit de l'ordre dans sa coiffure, et disparut au coin de la rue.

Quelques minutes plus tard, deux ouvriers tombèrent sur ce ballot abandonné en pleine rue.

— C'est curieux, dit l'un, j'ai cru que c'était un tas de vieilles nippes, mais c'est un bonhomme.

L'autre se pencha pour examiner de plus près la forme étalée.  
— Ouais, et en plus il est mort.  
Ils se regardèrent.  
— Une affaire du milieu, hein?  
Son pote fit 'oui' de la tête.  
— Faut pas rester là.  
Un à un, les spectateurs se retirèrent aussi, refermèrent leurs volets et retournèrent se coucher.

## L'OUEST, ANNÉES 40

---

### *Hank*

L'opératrice avait laissé un message dans le casier de Jan lui demandant de rappeler Hank à un numéro local.

Hank?

Il l'avait oublié, celui-là, depuis qu'il l'avait entendu raconter, dans un état d'ébriété, des histoires à la western où il s'était vanté d'avoir descendu des Mexicains au Texas. Pas vraiment un ami intime. Mais puisqu'il était dans les parages, Jan ne pouvait pas tout à fait l'ignorer.

Il appela donc le numéro que Hank avait laissé. On décrocha dès la première sonnerie.

— Ouais.

— Hank?

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu deviens?

— Beeen, chais pas trop...

— Ça m'a pas l'air formidable.

— Beeen, tu veux qu'ch'te dise : on peut plus avoir confiance dans sa propre mère, par les temps qui courent... J'étais dans le car pour la Californie et on me pique mon portefeuille, t'vois, alors j'me suis dit que j'allais faire une halte et voir si tu pouvais m'dépanner.

— Où es-tu?

— A côté de la cabine téléphonique à la gare routière. Chuis content qu't'appelles.

— Comment as-tu fait pour savoir où me joindre?

— Ce bon vieux Ed, au ranch du Nouveau Mexique. Y m'a dit où t'étais.

— Dommage.

— Bon. Reste où tu es. Je viendrai après mon cours.

Hank n'avait pas changé. Le même chapeau crado, la même chemise de flanelle, la même démarche de frimeur, une barbe de trois jours.

— Où est ta valise?

— Là.

Une boîte en carton tenue par une ficelle. Son histoire de malchance ne tenait pas debout. Le problème était : quoi faire de lui. En attendant, Jan l'hébergea chez lui et lui offrit petit-déjeuner et dîner. Le matin suivant il déposa Hank à l'arrêt de bus, en bout de ligne, à quatre kilomètres de là, pour lui permettre d'aller en ville chercher du travail. Avec un peu de chance, il trouverait quelque chose par les agences et les annonces d'emploi.

A cinq heures et demi l'après-midi, Jan le récupéra à la descente du bus. Et la même routine se répéta les jours suivants.

— Tu as dégoté quelque chose?

— Pas encore.

Hank se débrouillait assez bien avec le bétail et les chevaux utilisés pour garder les troupeaux, mais il ne pouvait pas cacher ses manières navrantes ni son tempérament.

— Tu es allé voir à la coopérative d'élevage, comme je te l'avais conseillé ?

— Ils avaient rien pour moi.

— Et au manège d'équitation?

— Nan... Tous ces trucs de gonzesses : les selles plates... cheval attitré... la cravache...

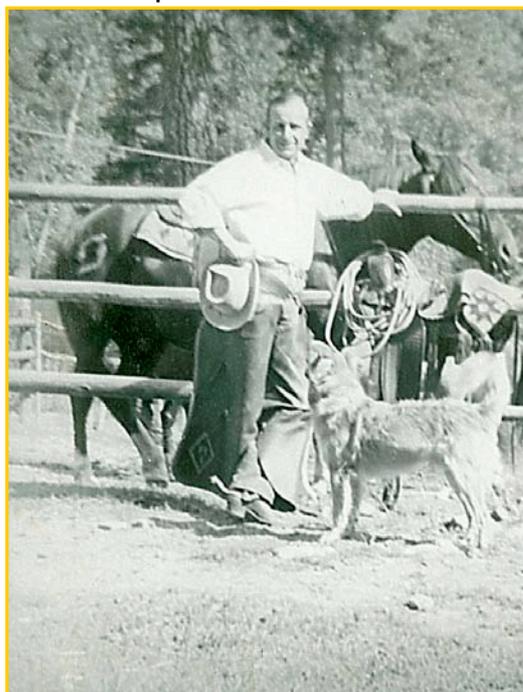
— Et le champ de courses?

— Y'a une liste d'attente longue comme mon bras. Ils croulent sous les dingues du canasson.

— Je ne vois rien d'autre... à moins que tu acceptes de te faire un peu d'argent en posant comme modèle dans mes cours d'art... juste comme tu es. Tu penses que tu pourrais rester assis sans bouger pendant assez longtemps, avec une pause tous les quarts d'heure ?

— Je pourrais essayer.

Pour les jeunes filles de l'Est, Hank fut une révélation : un *vrai* cowboy, pas encore l'un de ces cow-boys d'opérette échappé d'un ranch pour vacanciers. Il s'en sortit plutôt bien en tant que modèle et fit des démonstrations de



John Skolle as a cowboy, 1943

lasso pendant les pauses. Et puis, Jan pensa à une dernière option

- Il reste encore un endroit où tu peux aller voir pour un job.
- Ah bon, où?
- Le terrain où on nourrit le bétail de l'autre côté de la ville.

Hank prit le bus, et revint bredouille une fois de plus, en fin d'après-midi.

- Ils cherchent bien quelqu'un, mais le patron a remarqué les marques d'éperons sur mes bottes, alors il m'a dit qu'ils embauchent pas les cavaliers de rondes. "Ils restent pas longtemps à nourrir les bêtes", qu'il m'a dit, "Ça vaut pas le coup de leur faire un contrat".

Cependant, Hank voulut retourner en ville le lendemain et, le soir, comme d'habitude, Jan alla jusqu'à l'arrêt de bus à 17h30 pour le récupérer, mais cette fois pas de Hank. Les trois jours suivants Jan alla attendre aux derniers bus. Hank ne réapparut jamais et ne laissa aucun message à l'école.

Ce n'est qu'après quelques mois, pendant les vacances d'été à in Santa Fe, alors que Jan mentionnait la visite de Hank et sa disparition que son ami Ed l'éclaira un peu sur cette énigme.

- Il ne t'a plus jamais donné de nouvelles ?, demanda-t-il.
- Non, et il a même laissé sa boîte en carton. Je l'ai toujours.

A ton avis, qu'est-ce qu'il est devenu?

- Je suis très étonné que tu ne sois pas au courant.
- Pourquoi dis-tu ça?
- Parce que sa photo était affichée partout dans les postes.
- Sans blague...
- Oui, avec les tronches des autres mecs recherchés.
- Recherchés pour quoi?
- Pour meurtre.

Ce n'était donc pas un fanfaron. Quand il se vantait, c'était du sérieux.

- Ils ont fini par l'attraper?
- Ça oui. Et on lui a même offert la pension complète au pénitencier.

Puisque Jan n'avait eu aucun écho de tout cela, il supposa que même dans ses heures les plus sombres Hank n'avait pas songé à impliquer son bienfaiteur dans son cas, et n'avait pas davantage parlé de sa courte carrière comme modèle à l'école pour les jeunes filles de bonnes familles.

## Aventure à risque

Le tourbillon de la vie sociale atteignit son maximum dans la douceur de l'hiver, avec des rencontres de natation, des tournois de tennis et des spectacles équestres à l'école. En plus de cela, des loisirs avaient lieu dans les complexes hôteliers et les propriétés privées des environs de Harrington, dont la maison des Randon, avec sa collection de maîtres — de quelques millions de dollars. Et puis un passage obligé par les cocktails mondains où Jan avait atterri en tant que peintre exposant les toiles qu'il produisait dans sa modeste maison perdue dans le désert. Les Randon avaient été parmi les invités de son dernier vernissage, lui avec un léger air de s'ennuyer, elle s'épanchant en "Oh" et en "Ah".

Était-ce un intérêt véritable, ou bien l'occasion de s'opposer au conservatisme de son mari, qui poussa Cynthia à l'achat d'une de ses toiles? Peu importait. Il appréciait la chose. Elle-même était une artiste talentueuse et avait démontré, lors de conversations précédentes, combien elle comprenait l'art. De plus, elle était d'une compagnie très agréable et sacrément attirante. Jan ne se cachait pas les sentiments qu'il éprouvait à son égard. Pourtant, quand elle lui demanda s'il envisageait de prendre de nouveaux élèves particuliers, il fit une réponse prudente : il avait peu de temps. Il ne fallait pas perdre de vue les contraintes qu'il s'était fixées pour mener à bien ses travaux.

— Je ne pensais pas à des cours d'apprentissage, expliqua Cynthia, mais plutôt à des discussions critiques sur des oeuvres déjà achevées... de courtes sessions une fois par semaine en quelque sorte.

— À quel endroit pourraient avoir lieu ces discussions? Au Département d'Art de l'école?

— C'est une possibilité, mais à l'école ce n'est pas très gai. Pourquoi pas à votre studio?

Jan hésitait à se compromettre.

— Et ton mari, alors? Il a la réputation d'être dingue de jalousie.

— Jaloux? Tu es trop gentil. Je dirais plutôt *possessif*. Mais pas d'inquiétude parce que Frances Denham sera ravie de se joindre à nous pour une appréciation de son travail à elle.

Ils se mirent d'accord pour se voir une heure le jeudi après-midi à 16h.

La première réaction de Cynthia en arrivant au bungalow de Jan au bout d'une piste cahoteuse et désertique fut "Eh bien, vous vivez en ermite... Vous n'avez même pas le téléphone!"

Mais il y a plein de bons bouquins, et c'est lumineux ici, remarqua Frances.

Jan acquiesça.

Après le brouhaha de l'école, c'est reposant de me retrouver ici pour travailler au calme. En ce moment je fais ces esquisses préliminaires pour une fresque murale au restaurant Saguario Inn... Bien, voyons ce que vous avez apporté...

Ces rendez-vous informels se révélèrent si productifs qu'ils duraient près de deux heures et se soldaient par des invitations à déjeuner ou à dîner chez les Randon ou les Denham pendant la semaine. Entre chaque cours, ces dames appliquaient à la lettre les suggestions et conseils échangés et constataient de nets progrès avec grande satisfaction.

Cette petite routine agreeable auraient pu durer longtemps si France n'avait pas rencontré quelques problèmes familiaux qui l'obligèrent à abandonner les cours au bout de cinq semaines pour s'occuper d'un enfant malade.

— Ça lui fait vraiment mal au coeur, confirma Cynthia quand elle et Jan se rencontrèrent dans un café quelques jours plus tard.

— J'en suis désolé aussi. Je crois que ce sera la fin de nos leçons privées, vous ne croyez pas?

— Je n'en sais rien.

Il se sentait fortement attiré par Cynthia, en même temps il souhaitait éviter de se laisser prendre dans un tourbillon d'émotions incontrôlables et une situation sans issue qui ne pouvaient que finir en chagrin. Le problème majeur, c'était Howard Randon.

— Maintenant qu'on a commencé, ce serait une grande déception de ne plus vous avoir en cours chez moi, admit-il. Mais rien ne serait plus pareil. De toute façon, j'aurais du mal à me concentrer sur l'aspect art, en vous sentant seule à mes côtés.

Cynthia prit une gorgée de son café.

— On pourrait tenter l'expérience.

Et en effet, rien ne fut plus pareil quand elle arriva à son studio le jeudi suivant. Au lieu de parler d'art ils parlèrent d'eux-mêmes autour d'un cocktail.

Jan n'était ni un opportuniste calculateur ni un calviniste éduqué pour résister à la tentation. Il était tout disposé à y succomber à la première occasion sachant le prix à payer et sachant aussi combien le meilleur dans la vie se paie cher.

Mais là, il aurait dû jouer de prudence et contrôler ses hormones. (...)

Après un 2<sup>e</sup> cocktail Cynthia envoya bouler son mariage. Selon ses dires, il n'avait jamais été qu'une pure convenance. Elle

ajouta, comme tout conjoint volage, qu'il n'y avait plus aucune intimité maritale depuis des années. Ils n'avaient pas d'enfants et ça l'arrangeait bien ainsi. Quant à son corps désirable, il n'était en rien une fabrique à bébés. Quant à Howard elle lâcha : "La seule chose qu'il aime, c'est son avion Cessna."

Ce jour-là ils se séparèrent sur un baiser complice.

La fois d'après ils passèrent le cours de dessin au lit et cet arrangement devint plus durable que l'engagement artistique initial.

De prime abord, la vie de Jan continuait. Il avançait dans ses projets créatifs et passait des soirées chez les Randon, mais une vie pimentée par une Cynthia assez stimulée.

— Il nous faut un peu de nouveauté, ce soir ! On sort dîner !

Howard était tout à fait partant.

— Où veux-tu aller, ma chérie ?

— Pas au Country Club. Il y a ce chinois que tu aimes bien... ou alors on pourrait essayer le nouveau restaurant espagnol en dehors de la ville avec ces danseurs de flamenco dont tout le monde parle.

Et les voilà tous les trois sur la banquette avant de sa grosse décapotable, Howard au volant et la cuisse de Cynthia collée chaudement à celle de Jan. C'est à cet instant qu'il commença à comprendre le malin plaisir qu'elle prenait à jouer avec le feu dans toute cette situation.

Par un après-midi de canicule, alors qu'il venait de rentrer à sa modeste maison dans le désert, Jan vit Cynthia se pointer sans prévenir.

— Es-tu présentable ? demanda-t-elle alors qu'il ouvrait la porte.

— Toujours, sauf le jeudi. Qu'est-ce qui t'amène un mardi ?

Comme mu par une force de gravité amenant de la position debout à la position horizontale, il commença à la diriger vers le canapé, mais elle l'arrêta :

— Non, je ne peux pas rester, mais es-tu libre demain soir ?

— Oui. Tu as quoi en tête ?

— Je te dirai ça demain. Mais ce sera assez tard, vers 23h.

Quelle nouvelle combine avait-elle imaginé ?

Le lendemain soir Jan se demanda s'il n'avait pas mal compris le plan, mais un peu avant minuit elle se gara devant chez lui.

— On peut prendre ta voiture ?

— Bien sûr. Pour aller où ?

— Faire un petit tour dans la campagne.

— Comment se fait-il que tu aies pu t'échapper en solo ?

— Howard a dû partir pour un congrès à Washington. Il sera absent pendant une semaine. Ça nous donne l'occasion d'aller voir quelque chose que tu vas sûrement apprécier. Ça ne dure pas longtemps, peut-être même une seule nuit. La plupart des gens n'en ont pas entendu parler.

Jan ne voulait pas minimiser l'effet recherché. Il se contenta donc de lui demander la direction à prendre.

Ils prirent la route sinueuse à travers Apache Canyon, débouchèrent sur l'étendue d'une *mesa* — un plateau — entourée de montagnes. Puis elle le fit s'arrêter près d'un groupe d'arbres *palos verdes* et ils s'engagèrent à pied sur ce causse, zig-zagant entre les buissons d'épineux, parmi les cactus saguaros géants jusqu'à ce que le faisceau de la lampe torche tenue par Cynthia révèle ce qu'elle cherchait : un cactus haut d'environ deux mètres, assez maigre et tordu, très ordinaire si on le comparait aux autres espèces bien plus impressionnantes. Mais ce *cereus* qui fleurissait la nuit était une vision étonnante avec ses fleurs magnifiques dont personne ne profitait dans l'obscurité.

Ils continuèrent à marcher en silence, s'enfonçant dans le désert, allant d'une plante espacée à l'autre, enivrés par leurs odeurs capiteuses. Jan sentait monter le désir. Elle, était comme absente et sans réaction. Ils firent demi-tour vers la voiture et quittèrent les lieux lentement, encore drogués par l'expérience.

Avant d'atteindre la grande route un mouvement sur leur droite capta leur attention. Puis un puma bondit juste devant eux à travers la piste, éclairé brièvement par les phares.

— Arrête la voiture !, demanda Cynthia soudainement.

Jan se gara sur le bas-côté. Elle sortit du véhicule, vint prendre sa main et l'entraîna vers une ravine. Là, sur les cailloux elle l'attira au sol.

— Cynthia! Pas ici! Tu sais bien qu'un endroit comme ça grouille de serpents à sonnette !

Elle était en pleine extase.

Howard revint de Washington avec des bonnes nouvelles. Tout s'était bien passé. De rendez-vous galants du jeudi également, le tout dans une ambiance sûre et sereine.

Jan savait bien, par habitude, que même dans son coin de désert isolé, il ne se passait pas dix minutes sans que se fasse entendre le bourdonnement d'un moteur, terrestre ou aérien. Absorbé par son travail, il n'y prêtait guère attention ou du moins l'ignorait-il volontairement. Pourtant, un jeudi en particulier, il fut saisi aux tripes quand un vrombissement inhabituel s'abattit sur eux. Il se rua à la fenêtre, suivi de Cynthia... Un avion fondait sur le

bungalow rasant la cime des arbres. Jan s'attendait à le voir s'écraser dans l'instant. Cynthia, au contraire, imperturbable, laissa tomber :

— Bah, c'est juste Howard avec son Cessna.

Jan ne parvenait pas au même détachement.

— Juste Howard dans son Cessna? Comment peux-tu être si insouciant? Ça signifie qu'on est fichus! On va faire quoi, maintenant?

— Rien du tout. Comment peut-il savoir qu'on est là?

— Mais en voyant ta Mercedes bien visible devant ma porte.

— Ne t'inquiète pas de ça. Il sait bien que je prends des cours de peinture.

— Oui, et il doit même se douter que tu prends davantage, surtout après avoir compris que mes cours n'ont qu'une seule élève.

— Aah, tu vois toujours les choses négativement... Embrasse-moi... et reviens au lit.

Secoué comme il était, ce fut assez difficile de se remettre en condition après un type de *coitus interruptus* qu'il n'avait jamais connu auparavant.

Quand il revit Cynthia la fois d'après, il lui demanda :

— Est-ce qu'Howard a fait allusion à sa visite surprise?

— Quelle visite?

— Sa reconnaissance aérienne... faisant du rase-motte au-dessus de chez moi!

— Bien sûr que non. Arrête de t'imaginer des choses. Tu seras content de savoir qu'il a trouvé que j'avais progressé, en voyant mes huiles, quand je lui ai montré celle avec les chevaux au premier plan. Il veut nous emmener dîner au restaurant chinois cette semaine.

Ce fut un excellent dîner, avec un Howard charmant dont les anecdotes rapportées de Washington accompagnaient parfaitement le porc à la sauce aigre-douce. Néanmoins, il ne faisait aucun doute qu'il était savant très bien ce qu'il se passait entre Jan et sa femme. Le plus inquiétant était qu'il n'en montrait rien du tout.

Sur la route du retour son humeur changea d'un coup, pas tant par le mutisme dans lequel il s'était soudain enfermé que par les incidents qui ponctuèrent le trajet. Ceux-ci ne pouvaient être attribués à la négligence ou à la distraction surtout chez un conducteur et pilote si chevronné. Avec une expression sinistre sur le visage, cet homme dégingandé avec ses millions et ses ulcères venait de griller deux feux rouges en pleine circulation, assez dense à cette heure nocturne.

Était-ce un effet de la propension de Jan à “imaginer des choses”?

Non, impossible, pas deux fois de suite. À la dernière, ils avaient failli de peu se faire emboutir. Il était clair qu’Howard jouait froidement à sa propre version de la roulette russe, mais pas tout seul : avec deux passagers et d’autres malheureux automobilistes qui s’engageaient sur les intersections au feu vert alors qu’Howard fonçait tout droit au mépris de toute priorité.

C’est là que Jan, déjà à moitié paranoïaque, décida que ça suffisait. Il s’était déjà largement tordu les tripes et c’était la fois de trop. Il fallait que tout cela cesse. S’il ne pouvait échapper à lui-même, il pouvait au moins opter pour une sortie plutôt que de subir les choses, impuissant.

C’est alors qu’il achevait sa peinture murale pour le Saguaro Inn, et n’avait pas revu les Radon depuis deux semaines, qu’il tomba sur un court article dans le journal sur une collision. De toute évidence Howard Randon avait pris l’habitude compulsive de griller les feux rouges même seul au volant. En revenant d’une réunion annuelle d’entreprise il avait provoqué un accident dont il était sorti vivant. Mais sa victime innocente avait été écrasée.



## AFRIQUE, ANNÉES 50—60

---

### *Les ruines hantées*

**S**ur cette île bénie, où poussaient en abondance toutes sortes de fruits et de légumes, le mal ne venait pas naturellement à l’esprit, mais Youssef conseilla la prudence.

— Tu as vu la maison du marchand arabe Ahmed ben Mohammed, qu'on appelle Tippou Dib, si utile à Livingston. Ici, à Zanzibar, beaucoup de ses esclaves ont été enterrés vivants dans les fondations de cette maison. C'était une coutume supposée porter chance. Et cette maison, comme tous les palais que je t'ai montrés, est hantée. Surtout le palais de Dunga.

Mi-amusé, mi-sceptique, mais horrifié, Jan y pensa plus ou moins par la suite, pendant ses heures de travail. Il se remémorait vivement le Palais de Dunga, le plus vaste site en ruine, avec ses colonnades sans fin et ses escaliers étouffés par des racines et des plantes rampantes monstrueuses, ses arches brisées, ses murs écroulés, vestiges de la place forte de Mwenyi Mkuu, ce roi qui trônait entouré de ses mille mouchards.

— Il y en avait mille de plus pendant ses orgies qui duraient des semaines, lui avait révélé Youssef.

C'était lors de ces fêtes de débauche que le tyran faisait amener devant lui les ennemis qu'il avait désignés parmi les invités afin d'engager la conversation avec eux — mais tout en les perçant avec la pointe de son poignard jusqu'à ce qu'ils se vident de leur sang. Jusqu'à ce jour, les mères africaines invoquaient Mwenyi Mkuu quand leurs enfants se comportaient mal.

— La nuit, avait ajouté Youssef, tous ces palais sont hantés par des fantômes.

— Quelle sorte de fantômes ?

— Dans le palais de Dunga, c'est une femme magnifique gardée par un grand chien noir.

— Est-ce que quelqu'un l'a déjà vue ? Ou vu les fantômes dans les autres palais ?

— Oh oui. Mais ceux qui les ont vus n'ont pas survécu pour le raconter. Ils sont eux-mêmes devenus des fantômes et maintenant on les entend gémir et grogner dans l'obscurité, avec tous les autres qui les ont précédés.

Jan ne savait pas quoi penser de tout ça. Les ruines en question semblaient en effet chargées d'horreur. Pure superstition ? Les habitants locaux éprouvaient une crainte réelle. Une idée germa dans son esprit. Il irait vérifier sur place les histoires qu'on lui avait racontées.

C'est alors que circulèrent des rumeurs d'agressions massives et Youssef ne reparut pas pendant trois semaines, une période où rien n'allait plus. Son pote Jack avait des problèmes avec certains employés à son magasin, Jan eut une prise de bec au marché aux requins avec un marchand qu'il avait toujours admiré pour la façon princière qu'il avait de mener son commerce malodorant. Ce jour

de canicule poisseuse ils discutaient plaisamment et Jan chassait les mouches d'un revers de main quand le poissonnier s'en prit lui :

— Ne faites pas ça !, alors que Jan battait l'air.

— Pourquoi donc ?

— Parce que vous dérangez les mouches !

Déranger les mouches ? En l'absence de Youssef, il fallut faire appel à Jack pour expliquer les choses.

— Les bouchers et les poissonniers trouvent les mouches utiles pour conserver les denrées périssables. Tant que les mouches sucent l'humidité, elles contribuent à préserver les chairs jusqu'à ce que la sécheresse tue les vers. C'est comme ça que la viande ou le poisson se conservent au lieu de pourrir.

Quand Youssef refit surface, Jan s'empressa de lui révéler son intention d'aller au bout de cette histoire de fantômes.

— Que se passerait-il si je passais la nuit dans les ruines du palais de Dunga pour essayer de voir la belle femme avec le chien noir ?

— Tu n'en reviendrais pas vivant.

Ils n'en reparlèrent plus pendant toute la période des pluies en avril et en mai. Entre-temps il y avait bien assez à découvrir. Notamment, tout le monde savait que sur l'île personne ne conduisait de voiture rouge par respect pour le Sultan et son faucon, mais peu, hormis Youssef, pouvait expliquer l'existence du cheval solitaire bichonné de Zanzibar, preuve vivante de la réincarnation de Zuljinah, la monture blanche de l'Imam Hussein, seule survivante de la tragédie de Karbala treize siècles plus tôt.

Et puis, un jour, Jan mentionna qu'il avait décidé de tenter l'exploration nocturne du palais de Dunga.

Le visage de Youssef se ferma instantanément.

— Quand ça ?

— Dès demain.

Avant 22h30 le lendemain soir la moiteur était insoutenable. Il prit son vélo et quitta la ville vers l'est par la route désertique et atteignit le site en ruines à douze kilomètres de là. Il laissa son vélo contre un cocotier et s'enfonça avec précaution sur un sentier encombré de végétation menant au cœur du palais. Chaque pas dans le sol spongieux en décomposition présentait un risque. En plein jour, le lieu donnait déjà la chair de poule... Il comprenait désormais pourquoi personne ne s'en approchait à la nuit tombée. D'ailleurs, dans la journée, l'endroit était d'un calme absolu. Mais dans l'obscurité c'était un concert de bruits, dont certains annonçaient peut-être les intrus ?

Passé la porte délabrée il s'avança à travers les broussailles épaisses qui recouvraient les restes d'un escalier sinueux et des piliers renversés, jusqu'à l'une des cours intérieures, dégageant les toiles d'araignées qui lui collaient au visage, guettant le moindre mouvement devant lui. Entre les murs surplombés par les branches d'immenses banians, pris comme dans des griffes, il trouva plusieurs tombes sculptées au burin. Leurs surfaces de pierre dépassaient du sol d'une hauteur d'homme. Il passa sa lampe torche sur l'une d'elles, déblaya quelques débris végétaux de la main et grimpa sur la tombe pour prendre sa position d'observation pour la nuit.



La lune et les étoiles étaient voilées par des nuages filants. Des oiseaux perchés parmi les ramures luisantes dans les branches supérieures des arbres faisaient bruisser les feuillages accompagnés de roucoulements et de gloussements variés émanant des rebords des murs environnants. Une chouette hulula : présage maléfique ajouté à de multiples bruits peu rassurants, lesquels semblaient annoncer une menace. Même le silence, par instants, inquiétait.

De temps à autre il rallumait sa lampe pour s'assurer qu'aucun scorpion ni cobra n'approchait. Des chauves-souris voltigeaient hors de recoins d'obscurité intégrale et parfois un rayon de lumière lunaire crevait la course des nuages et formait des silhouettes où il n'y avait rien quelques secondes auparavant.

Pas question de s'endormir sur le haut de cette tombe ; de toute façon, il n'était pas assez détendu pour ça, bien maintenu en

éveil : des cris stridents soudains à vous figer le sang perçaient la nuit. Et les moustiques étaient agressifs.

Tandis que la nuit s'écoulait, il imaginait toutes sortes de choses spectrales, mais rien ne vint. Pas même le sifflement d'une sagaie ni des hurlements de torture. Mais cela ne lui permit pas de se relâcher après des heures de trouille, surtout quand un fragment de mur délogé par quelque créature rampante lui vrilla les nerfs encore un peu plus et lui donna la chair de poule malgré la chaleur moite.

Enfin la lune plongea derrière la masse immense de la forêt de Jozany, le laissant dans un noir total... Puis pointa une lueur ténue qui redessina les silhouettes des feuillages et des lianes autour de lui.

L'aube était là.

Il avait survécu à l'épreuve et prouvé quelque chose. Un peu raide et transpirant, il descendit de la pierre tombale, se fraya un chemin à travers la végétation et reprit son vélo pour retourner vers la ville.

Il s'était à peine endormi sur son lit croulant au Zamalik qu'il fut réveillé par une main ferme et une voix sévère :

— Tu es allé au Palais de Dunga cette nuit ?

Youssef!

Il était trop épuisé pour répondre autre chose que "Oui." Mais il en fallait plus pour décourager Youssef :

— Combien de temps es-tu resté là-bas ?

— De minuit jusqu'au lever du jour.

— Et où as-tu passé tout ce temps ?

— Sur le haut d'une tombe dans l'une des cours.

— Et tu as fait quoi ?

— Attendu l'apparition d'un fantôme.

— Et alors, tu en as vu un ?

— Non.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ?

— Non.

Youssef s'était assis et fumait sa cigarette. Il y eut un long silence puis il laissa tomber : "C'était vraiment stupide de faire ça.", sur quoi il quitta brutalement la chambre en claquant la porte.

À cet instant, Jan n'était pas en état de s'en inquiéter. Ce n'est que plus tard dans la matinée, après avoir avalé deux cafés forts pour s'éclaircir les idées, que la visite inopinée de Youssef, malvenue, commença à le préoccuper réellement. Il n'avait pourtant rien découvert d'étrange dans les ruines hantées du palais et en était revenu indemne. Pour lui, l'épisode était clos. Mais en y

réfléchissant, il réalisa que l'affaire n'allait pas en rester là. En faisant passer Youssef pour un raconteur d'histoires fausses il avait perdu un ami et lui avait fait perdre aussi les siens.

— Et pas seulement, lui rappela Jack auprès de qui il avait demandé conseil. Maintenant, l'histoire de ton initiative téméraire a déjà fait le tour de tout le quartier arabe, et le fait qu'un infidèle a dégonflé l'une de leurs superstitions les plus vives ne te sera pas pardonné. Tu as défié l'ordre et ça risque de te retomber dessus. Les Arabes vont vouloir garder leur légende intacte. Et pour ça, il faut qu'il t'arrive malheur.

C'était inquiétant mais vrai. Ils étaient prompts au poignard. Les rues étaient étroites. Sa porte ne fermait pas à clé.

— À ton avis, je devrais faire quoi ?

— Déménage hors du quartier arabe dès que tu peux. Emmène l'un de tes Africains avec toi. Dans l'immédiat, tu ferais bien de loger chez moi, rester au Zamalik est dangereux.

## FRANCE, ANNÉES 60

---

### *Le Mirage (tiré d'une lettre à Phil Skolle dans les années 70)*

**A**près une exposition sur le thème des mirages à l'UNM, j'ai emporté les tableaux à Paris dans l'espoir de les y montrer. Mais rien. Transporter les peintures n'a pas été un problème, mais les rapatrier au retour à New York s'est révélé compliqué. Elles étaient emballées dans des caissons en bois et de prime abord, les Douanes allaient juste poser quelques questions de routine.

Tout allait bien jusqu'à ce qu'ils demandent : " C'est quel genre de tableaux?"

En toute innocence je leur ai répondu qu'il s'agissait de peinture représentant des mirages. Et soudain l'atmosphère est devenue électrique.

— Mirages, vous dites ? On doit faire ouvrir ces caissons tout de suite !

Ils se sont agglutinés autour de moi, mal aimables, menaçants. Et ils ont tout retourné, ne me lâchant pas d'un centimètre.

Que se passait-il ? Ils ont appelé les officiers de la Sécurité. Ils m'ont bombardé de questions, et même d'ordres!

— Vos papiers !

— *Comment êtes-vous entré en France ?*

— Comme simple touriste.

— *Oh !*

Ça prenait une sale tournure.

— *Vous avez des complices ?*

— Des complices ? Non. Pour quoi faire ?

— *C'est ce qu'on va essayer de savoir.*

— *Vous êtes arrivé de New York ?*

— Oui.

— *Vous vivez à New York ?*

— Non.

— *Ah, vous habitez où, alors ?*

— À Santa Fe, au Nouveau-Mexique.

— *Ah ! Le Mexique... Un peintre voyageur ?...*

C'est alors que j'ai compris qu'ils confondaient mes peintures des mirages sahariens avec les avions de chasse fabriqués par la France ! Ils ont fini par me laisser partir *pour cette fois*, comme ils disent. Que pouvaient-ils faire avec mes fantasmes picturaux ?

## MEXIQUE, ANNÉES 70

---

### *Pelican Island*

**E**ntre ses trimestres d'enseignement, après avoir été entouré d'étudiants pendant des mois, Jan partait se retirer dans la tranquillité d'une étendue intacte et préservée de la côte mexicaine, au milieu des oiseaux de mer et des animaux sauvages ; et chaque fois qu'il y retournait s'isoler, il était intrigué par une île au large, à peine un point sur l'horizon légèrement plus sombre que la mer et si insignifiante qu'aucune carte ne l'indiquait. Elle était si petite que la plupart du temps elle restait même invisible depuis le continent. Mais ce jour-là, une fois encore, elle brillait comme un grain d'or pur sous le soleil de cette fin d'après-midi.

Jan rationna avec précaution les 80 litres d'eau qu'il transportait dans sa modeste camionnette afin de pouvoir séjourner

le plus longtemps possible dans cette contrée désertique. Sur des centaines de kilomètres le long de ce littoral, aucun point d'eau si ce n'étaient des fruits et des baies poussant sur la végétation locale susceptibles d'entraîner un delirium chez un consommateur non averti.

À partir du point où la route se terminait, au dernier village 80 km plus haut, il lui fallut quatre heures de conduite prudente jusqu'à l'endroit où il campait. Cette piste difficile pouvait rester une semaine sans voir le moindre camion de pêcheurs et les Indiens d'une île plus au nord évitaient les étrangers.

Un double nuage de poussière virevolta au-dessus du désert à quelques kilomètres, annonçant la venue de deux véhicules lourds. Quand ils s'arrêtèrent à proximité, deux hommes mirent à la mer l'un des deux canots qu'ils transportaient tandis que les autres déchargeaient du matériel et des provisions sous un abri monté à la hâte.

Après six jours avec pour seule compagnie les coyotes et les pélicans, ces pêcheurs étaient bienvenus. Le soir-même l'un d'eux vint convier Jan à partager leur première prise. Pieds nus, le pantalon roulé sur les mollets, pas rasés, ils avaient des airs de brutes, mais capables d'une politesse minimale. Une marmite de vivaneau mijotait sur le feu à leur campement. Ils se présentèrent comme Paco, Pedro, Chico et El Tigre. Et en effet, ce dernier, les pommettes hautes, les yeux bridés et la moustache raide, ressemblait à un félin. Leurs camions puissants étaient équipés de réfrigérateurs pouvant contenir de grandes quantités de poisson, ainsi que la bière qu'ils proposèrent avec quelques coups de rhum. Jan se demanda s'ils savaient quelque chose au sujet de la petite île qui avait suscité sa curiosité depuis si longtemps. Ils se consultèrent mutuellement et interrogèrent Jan sur sa situation exacte. Il leur répondit du mieux possible et ajouta qu'on la voyait scintiller au soleil couchant comme si elle était en feu.

— Ah, fit Chico, qui voyait de quelle île on parlait, Isla de los Pelicanos! Il n'y a rien, là-bas. Mais si tu viens pêcher avec nous demain on te la montrera.

Avant la fin de la soirée, ils étaient comme des frères.

À six heures le lendemain matin, la mer était comme un miroir et les amis pêcheurs chantaient en mettant leur bateau en marche. Une demi-heure plus tard le barreur avait bien des difficultés à tenir le cap à cause des courants contraires assez violents. Le bateau évitait de chavirer par l'effet de contre-vagues qui le remettaient d'aplomb, et parfois une masse d'eau venait

heurter la proue de plein fouet comme si l'embarcation avait foncé dans un mur. Plus personne ne chantait. Tous étaient trempés jusqu'aux os et tous devaient écoper. Le tangage était si fort que l'hélice émergeait entièrement de l'eau en crépitant. Il était évident que tôt ou tard le long canot allait se briser en deux par le milieu sur la crête d'une vague.

Enfin ils atteignirent une crique sur le côté de l'île sous le vent. Aucun pélican en vue, mais des centaines d'otaries s'ébattaient en lançant leur cri rauque et plongeaient des rochers dans les hauts-fonds autour du bateau. C'étaient des bêtes énormes, qui semblaient heureuses d'avoir un peu de distraction. Pour les visiteurs en question, fatigués, la priorité était d'accoster et de mettre à sécher sous le soleil aveuglant leurs vêtements trempés d'eau salée, ainsi que leur propre peau. in the blazing sun. Malheureusement, des essaims de moustiques vinrent se coller à eux de la tête aux pieds, y compris dans les yeux, les oreilles et les narines et ils durent récupérer leurs vêtements mouillés pour s'en couvrir le visage, ne laissant qu'une fente pour trouver leur chemin sur la plage de galets et à travers les rochers jusqu'à un plateau surmonté d'un petit cône volcanique, d'environ 400 m de large. Rien de spécial là-haut, à part un objet qui ne faisait pas partie du paysage. À côté du cône volcanique un avion de tourisme était posé, manifestement bien esquiné. Le sol était marqué d'un profond sillon où l'avion avait brutalement viré sur lui-même à l'atterrissage. Le train avant s'était tordu sous l'impact, l'une des roues s'était détachée et avait roulé dans un buisson de cactus, l'hélice était cassée et l'aile gauche arrachée. C'était un miracle que le pilote ait pu poser l'appareil sur ce terrain de cailloux meubles des plus improbables comme piste, bien trop court et bordé de falaises en à pic vers la mer alentour. Et surtout, où était le pilote ?

Le groupe s'approcha avec précaution. Ils constatèrent d'abord que l'homme en question s'en était sorti vivant. Sous l'aile encore attachée au fuselage, dont la pointe touchait le sol, il avait creusé un trou recouvert d'un sac de plastique tenu par des cailloux dans l'espoir de récupérer un peu d'humidité pendant la nuit. Il avait même déposé un boulon sur la surface du sac pour créer de la condensation.

La porte du cockpit battait dans le vent avec un bruit sinistre. Chico regarda à l'intérieur. Les autres lui demandèrent s'il trouvait quelque chose.

— Rien du tout. Il y a juste des papiers. Avec le nom du pilote : Raul Serna. Avec une boîte postale à Los Angeles.

Paco, le plus jeune, jeta aussi un coup d'œil dans le cockpit :



*The abandoned dope plane, Sea of Cortez, '70s*

— C'est quoi, cette drôle d'odeur ?

— C'est l'odeur de la cargaison qu'il transportait.

— Quelle sorte de cargaison ?

— De la drogue.

— Comment tu sais ça ?

— J'en ai déjà senti.

— Bon, mais elle est où, la drogue ?

— J'en sais rien, mon gars.

Pedro se mit à explorer les alentours pendant que les autres se mirent à l'ombre sous l'aile pour examiner les documents trouvés.

— Ce que je ne comprends pas, dit Paco, c'est : si le mec a quitté les lieux, pourquoi il n'a pas pris les papiers avec lui ?

— Parce que ces documents sont faux, expliqua Chico. Et il n'en avait plus besoin. Cette identité était valable pour un seul voyage. Au prochain coup, il s'appellera autrement.

— Mais comment il pu quitter l'île ? Tu crois qu'il avait un canot pneumatique à bord ?

— Je ne pense pas. Et même s'il en avait eu un, il n'aurait pas pu atteindre le continent.

— Tu crois que ce sont les Indiens Kuni ?

— La chose la plus sympa qu'ils auraient pu faire pour lui, ça aurait été de le laisser se débrouiller tout seul.

Quand Pedro fut de retour de sa tournée d'inspection, ils s'agglutinèrent autour de lui pour savoir ce qu'il avait trouvé.

— Pas de pilote, pas de corps, annonça-t-il, si c'est ce que vous voulez savoir. Mais sous une saillie de la face nord du volcan j'ai dégoté six bidons de 20 litres de kérosène. C'est drôle, il y a plein de carburant pour un avion, mais pas d'eau pour le gars qui l'a posé.

Dès que le vent tomba un peu, ils rembarquèrent pour un tour de l'île en bateau et firent de belles prises. Mais le temps vira de nouveau à la tempête et ils décidèrent de rentrer à terre. Le trajet fut mouvementé. La côte semblait ne jamais se rapprocher et le roulis et le tangage étaient pires qu'avant. Dans les vagues montantes translucides filaient des ventres blancs et des ombres furtives de forme triangulaire.

Le lendemain dès l'aube, El Tigre vint dire à Jan qu'ils repartaient en mer et lui demandèrent s'il voulait bien surveiller leur campement pendant tout ce temps.

— *Si como no!*

— Bon, alors sers-toi du café, des œufs et des haricots qu'on t'a laissés sur le réchaud pour ton petit-déjeuner.

Ils embarquèrent en hâte dans le plus grand des deux canots à moteur. La journée s'annonçait superbe. Vers midi Jan arpenta la plage pour pêcher un peu de son côté et attrapa deux *sierras* assez fines pour son repas. Par malchance, la belle météo se gâta. Avant le milieu de l'après-midi une nouvelle tempête se leva, assez violente. Jan espérait que les pêcheurs trouveraient à s'abriter quelque part le long du littoral au lieu de devoir subir le coup de chien en pleine mer. Il s'assura que tout était bien arrimé à leur camp et alla se réfugier dans son véhicule. Secoué et balloté par la tourmente il écouta le déferlement des vagues qui tonnait sur la grève jusqu'à ce qu'il ne supporte plus le confinement et

redescende avec peine sur la plage pour guetter le retour de ses amis.

Le jour commençait à décliner, un facteur aggravant pour la navigation dans cette région sans aucune balise lumineuse. Puis, aussi soudainement qu'il s'était levé, le vent se calma. C'est alors qu'il perçut, d'abord très faible et lointain, le ronronnement d'un moteur venant de la mer. Vingt minutes plus tard le canot accostait sur la plage.

Les quatre hommes étaient silencieux et absolument épuisés. De prime abord, ils n'avaient rien capturé. La journée au large s'était soldée par un échec.

— Vous n'avez rien pu attraper avant que le temps se gâte ?

— On n'a pas pêché du tout, avoua Pedro d'un ton plat.

— Ah, pourquoi ?

— On boit un coup et on te raconte.

Il leur fallut trois coups pour sortir de leur état de choc. Donc, pas de poisson, parce que le matin, au lieu d'aller jeter leurs filets, ils avaient mis le cap directement sur Pelican Island. Une fois sur place, ils étaient montés à l'épave de l'avion pour en récupérer le moteur. Un sacré boulot de démontage, tout comme le redescendre le long de la pente volcanique et le charger sur le bateau.

— À ce moment-là, racontait El Tigre, ça soufflait déjà fort et on tenait à peine debout. On avait enfin réussi à installer le moteur sur le canot et on dégageait de là quand un autre avion a déboulé au-dessus de nous pour nous mitrailler. Ce qui nous a sauvés, c'est qu'ils étaient secoués en l'air autant que nous sur l'eau.

Il se reversa une rasade.

— Viens voir...

Ils descendirent au bateau avec une lampe torche.

— Regarde. Ils nous ont ratés de peu, hein !

Le plat-bord gauche était marqué de profondes entailles où les balles avaient manqué les hommes de vingt centimètres.

— On remballe tout et on fiche le camp d'ici, ce soir !, décréta El Tigre. On va essayer de faire la route du désert dans le noir en allumant seulement les veilleuses. Tu devrais nous suivre pendant que c'est encore temps, au moins jusqu'au village. Cet avion va sans doute revenir pour nous.

